

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES**

**COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES**

**PAR
CLAUDE GAUDREAU**

«LES CONTES DU TOASTEUR»

SEPTEMBRE 1992

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Alors qu'est achevé ce mémoire de création, je veux témoigner de ma gratitude à l'égard de ceux qui en ont permis la gestation, l'éclosion et la maturation. D'abord, je tiens à saluer le professeur André Gervais, de l'UQAR, sous la gouverne de qui s'est amorcé ce travail, il a su guider mes premières démarches, tout en me laissant la liberté nécessaire à quiconque entreprend un travail de création. Je voudrais aussi remercier le professeur Guildo Rousseau, de l'UQTR, grâce à qui j'ai pu reprendre ce mémoire dont la rédaction a été trop longtemps suspendue. Son enthousiasme, son ouverture d'esprit, de même que la rigueur intellectuelle avec laquelle il a repris la conduite de ce mémoire, m'ont permis de le parachever avec confiance et enthousiasme. Enfin, je remercie toutes celles, tous ceux, trop nombreux pour être énumérés, qui ont permis que je puisse accéder à l'autre, à l'autre de moi.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	iii
TABLE DES MATIÈRES	iv
INTRODUCTION	1
LES CONTES DU TOASTEUR	4
PÉRIGLOSE O	6
1- IL Y EUT DÉPART	7
Drosera rotundifoliao	9
Miserere en bleu pour une âme seule	13
Délire perfide d'un ennemi du peuple	18
2- OÙ IL EST DIT CE QUI FUT	21
3- ENSUITE	25
La Résurrection des moulins à vent	30
La Dynamique de l'ébahissement	32
[Calligramme]	49
Comme une comète vagabonde souvent attardée en chemin	51
Sérénades schizoïdes	77
Concomitance fortuite?	87
Souvenances futures	87
Fléau	92
Déglingance	94
Les Aventures de Beaupré Laroche	110
Khi Nerpah	114
Gnâpa	115

ANALYSES PHILIPPONESQUES	122
INTRODUCTION	124
CHAPITRE I - LES STRUCTURES DU RÉCIT	126
1- L'architecture des contes	126
2- La typologie narrative des contes	130
CHAPITRE II - QUAND L'ÉVÉNEMENT SE FAIT PAROLE	135
1- Lecture et typologie des métadiégèses	135
2- Les cas spéciaux	142
CHAPITRE III - LE DÉSENGOÛTEMENT	149
1- Imprinting et pensée	149
2- L'antidote	153
CONCLUSION	160
BIBLIOGRAPHIE	164

INTRODUCTION

Nous avons écrit, alors qu'il n'y avait encore qu'un projet qui s'agitait dans nos neurones, «Il y aura du texte». Nous offrons aujourd'hui au lecteur le résultat de cette longue démarche, pendant laquelle nous avons connu des exaltations et des déceptions. Nous lui offrons du «texte», voire même deux «textes».

D'abord une fiction - un roman? - qui se développe parce que se disent - et s'écrivent - d'autres fictions (nouvelles?, contes?). Celles-ci invitent le lecteur à parcourir avec Aurace (le héros?) les chemins qui mènent *de mort d'amour à résurrection à l'amour*. Ces chemins empruntent les sentiers sinueux de la littérature «philipponesque»; par elle, ou à cause d'elle, l'identité se perd, et la recherche (de soi, de l'autre de soi) passe par une autodestruction et invite aux métamorphoses; en somme, il s'agit de parcours sur les traces de l'imaginaire où la progression se joue hors des évidences et des certitudes, où la progression se fait non pas «vers» mais «en», «à l'intérieur de». Accepter ces parcours, c'est

quitter le monde des idées fixes, des idées reçues, pour celui du relatif, du muable, de la construction de son propre langage. Nous trouvons toujours, cependant, des guides qui nous indiquent non, à proprement parler, la voie à suivre, mais certains détours qui y peuvent conduire. Le lecteur attentif en reconnaîtra sans doute dans notre texte les empreintes (tantôt bien nettes, tantôt à peine visibles).

Ensuite, une autre «fiction» qui, elle, emprunte les voies de l'analyse littéraire. En trois parcours successifs, elle propose au lecteur une (autre) lecture de la première fiction. Mais cette lecture, bien qu'à nos yeux la plus intéressante (c'est pourquoi nous la formulons), n'est qu'une parmi toutes les lectures possibles. Fiction de la fiction, on pourrait être tenté de croire qu'elle expose le projet qui a présidé à la rédaction des *Contes du toasteur*. Une mise en garde, qui prend la forme d'une épigraphe à ce retour critique, devrait détourner le lecteur de cette tentation. C'est bien d'une *explication après coup* qu'il s'agit, d'un développement s'appuyant sur des éléments concrets de la fiction (*Les Contes du toasteur*) pour construire une lecture dont seule la cohérence peut masquer le statut de fiction.

Pour amorcer ce retour critique sur *Les Contes du toasteur*, nous en présentons une lecture formelle en dégagant d'abord quelques-unes des macrostructures du texte pour donner à voir l'architecture du récit, les imbrications qui le fondent. Nous complétons ce parcours en indiquant sommairement les types et les temps des différentes narrations. Par la suite, nous abordons le rôle des métadiégèses (les contes qui font les *Contes*) dans le développement de la diégèse. Notre lecture s'achève par une construction de sens. Nous invitons le lecteur à voir (à vivre) l'aventure d'Aurace comme un saut hors du dicté, du prescrit, à la recherche de son propre langage.

Le lecteur qui s'engage dans l'univers des *Contes du toasteur* partagera d'abord l'aventure d'Aurace. La traversée des trois chapitres de la fiction lui fera connaître Philippon, le *baladin symétrique*, et les nombreux personnages des contes qu'il narre. Par la suite, trois nouveaux chapitres, ceux du retour critique, lui feront découvrir la lecture que nous en proposons.

Nous espérons que le lecteur trouvera plaisir et intérêt à lire notre mémoire. Nous espérons surtout qu'il saura reconnaître sur ses propres sentiers, qu'il se proposera, à son tour, une (d'autres) lecture(s): sa (ses) lecture(s)...

LES CONTES DU TOASTEUR

Un mot jamais ne vaudra une peau

proverbe

Le poète est fait par l'ouvrier
céleste pour survivre aussi
bien sans cerveau (Boris Vian).

PÉRIGLOSE 0

Gestes appris, incessamment répétés; inaction. Consommation
de biens et dépense énergétique survalorisées. Enlissement
associatif. Pensée équarrie.

Révision.

Instantanés d'une vision différée.

Allusions et improvisations surgissent d'un encéphale fibreux,
cellulaire.

Investissement intempestif d'une temporalité.

Insertions, accommodations, décalages, métamorphoses fulgu-
rantes: naissances perpétuelles.

Associations interdites, associations loufoques (fuck le
loup). Superbe fantasmagorique. Hybrides mortels et immor-
tels. Va-et-vient zigzaguant, vacillant parfois, d'un retour
à l'autre, définition intransitoire d'une fluide image.

Interminable flacotis de touches sur un papier sur un rouleau
sur une circonvolution, à travers un réseau de reliques de
forge un voile de temple non déchiré et un neurone

En toute décence.

IL Y EUT DÉPART

Il rumine l'absence quand des cliquetis ramènent son attention au quai. Devant le fleuve, derrière... Un toasteur cliquetant, agitant ses deux toasts. Quand son regard se pose sur lui, il cesse. Immobilité. Étonné, agacé, Aurace retourne à ses méditations nautiques.

Recommencent les cliquetis. Il insiste, éjectant comme spasmodiquement ses toasts. Aurace tend la main, tout s'arrête. Il prend les toasts, le calme dure. Mais il n'a pas l'âme à l'appétit, il ne sait trop que faire? Il craint, dans ces circonstances, de le blesser s'il ne les mange. Il se décide, déchire un morceau et le lance aux goélands, un oeil sur l'appareil. Il est affublé d'une forme de respect de l'autre aussi disproportionnée que le sens de l'honneur d'un chevalier errant. Pas de réaction, alors, lentement, il déchiquette tout pour eux. Ne cessant de le surveiller. Ça va.

Quitte son bout de quai. En route vers la ville, cinq à sept obnubilateur. Je ne sais s'il croyait vraiment que tout s'arrêterait là, chose certaine le toasteur le suit. Ni

rassurant ni inquiétant. Agaçant. Il tente de maintenir une cadence normale, régulière. Malgré le «stretch».

Bar: Vol Lent.

Il suppute. Est-il plus ridicule de lui tenir la porte pour qu'il entre, ou risquer, le laissant dehors, qu'il vienne le retrouver en profitant de l'arrivée d'un prochain client? Il tient la porte. Fanfaron puisque gêné. Des amis, amies, région qui leur est coutumière. Ton mi-enjoué mi-sérieux, comme pour narrer la plus grosse fausse histoire vraie des précurseurs des Beatles: les Volatils Fondures. Échange de propos; sa présence bien sûr. Il occupe le dessous de sa chaise. Aurace ne tente ni de banaliser ni d'expliquer. Il le dépose sur la table (il faut savoir que, le Vol Lent étant fort exigu, tout l'espace au sol est requis par les pieds divers: de chaises, de tables et de clients). Comme constat. Ils rient. Aurace aussi, pourtant il ne voudrait pas le vexer.

Bière après bière.

État d'esseulé. Une amie qui lui est chère et ils discutent longuement, un peu oublieux des autres. Sa présence. Ça ne règle rien, permet parfois d'y voir plus clair. Simplement, en parler.

Les grosses succèdent aux couples.

État d'esseulé détérioré. Boivent et rient, font la soirée belle, détendue, sincère. Chanson française ou blues. Les murs ne suintent pas le désespoir. Calme, silencieux,

toujours présent, le toasteur. Reparaît sporadiquement dans la conversation. Intrigant. Et ils ne veulent croire qu'ils en savent autant que lui sur l'insolite objet.

Se handicaper de fumées proscrites.

Sujet: amour. Si l'épreuve est la bonne, même avec un handicap, Achille ne peut vaincre la tortue. Et pourtant il est possible à un humain de battre un shub-shub à la course.

Les ampoules reprennent de l'éclat. Quand seront vides leurs bières, il y aura douze heures que les mots tournent autour de la table. Salutations et bises. Chacun chacune sort vers un toit.

Dans l'intervalle, forcément, il pleut. Une pluie fine, dense, intransigeante.

Une nuit où il n'ose même pas chevaucher son vélo; il s'y cramponne. Le zigzag est sa ligne droite entre deux points. L'odeur de printemps ne l'atteint plus. Que lui, jambes débridées, et le toasteur, parcouru de courts-circuits.

Et tout à coup, lui martelant l'intérieur du crâne, irréfragables, ces mots

Drosera rotundifolia

Un beau jour qu'il se promenait dans une tourbière, Alfrev Jarry remarqua, tapi sur le sol, un joli drosera rotundifolia qui s'appêtait à digérer un maringouin. Il se

dit «Si j'en plantais partout sur mon terrain, il n'y aurait plus d'insectes pour venir nous importuner lorsque, avec Précilla, sur le balcon, je fais l'amour. On pourrait y rester des heures...»

Sitôt dit, sitôt fait, le lendemain il commandait, chez Sears, suffisamment de droséras pour rénover toute sa pelouse.

Trois jours plus tard son distributeur local l'appela pour lui signaler l'arrivée de son paquet.

Alfrev se précipita chez le fournisseur. Dès qu'il eût réglé la note avec sa carte «tchique tchique tchargex», il rentra chez lui pour déballer ses droséras. Tout y était, les droséras, les instructions (en français bien sûr) et les cinq millions de maringouins enrichis de vitamine D et de fer nécessaires aux droséras fraîchement transplantés.

Il suivit, à la lettre, les recommandations du fournisseur quant à la préparation du terrain et à la mise en terre des droséras. Sur toute la superficie à couvrir: il enleva trois pieds de terre; étendit une couche d'argile; replaça et nivela la terre; planta, un à un, ses trois mille cinq cents droseras. Opérations qui l'occupèrent pendant trois mois. A la fin desquels il téléphona à Précilla dans l'espoir qu'elle vienne admirer sa nouvelle installation et, accessoirement, en tester l'efficacité. Mais le téléphone sonna en vain. Précilla était à Memphis occupée à arroser de ses larmes les fleurs poussant sur la tombe de son défunt mari.

De ne pouvoir jouir, en compagnie de sa douce Précilla, du travail auquel il avait consacré les récents mois, atteignit sévèrement Alfrev.

Déçu, découragé, désespéré, il s'étendit sur le lit de droséras, sentit les premières morsures de la pepsine.

A son retour, à la vue du blanc squelette reposant sur les rouges droséras, variété rotundifolia, Précilla défaillit. (Car cela était très beau).

Puis s'éveille. Le cerveau quelque peu embué de vapeurs d'alcools. Mal au bloc.

Et tenace, lancinant, occupant tout l'espace temporel depuis son entrée dans la pluie jusqu'à son réveil, le souvenir de cette histoire dont il ne sait s'il l'a rêvée, hallucinée, ou entendue.

Mijotant au lit les relents de la nuit, rêve? Il fainéantise sans remords, engraisant la matinée et s'offrant le luxe de la cigarette réveil, allumée au grille-pain, fidèle compagnon, déjà.

La distorsion se vit, pas toujours facilement.

Puis d'une conscience floue, journée rampante, est emporté par le temps. Rêveries. Douleuruse réintégration des sens. Et la Terre tourne, amenant au moment dit du coucher du soleil, lequel coïncide avec sa présence sur le quai. Ainsi voit-il Phoebus rendre les armes (regagner son

palais de cristal?) derrière les montagnes de l'autre rive, éclabousser joyeusement, comme nonchalamment aussi, d'ocre et de magenta ciel et eau. Revient le vent du large qui le pousse vers les terres.

Accompagné, ne l'oublions pas, de son toasteur insolite et automoteur, il s'en va ingurgiter une bière. Juché sur un tabouret, le dos s'imprimant la forme du dossier absent, appuyé à la table d'un avant-bras somme toute banal, il écoute les propos qui s'échangent, troc badin, distraitement. Son regard parcourt l'espace, à peine effleurant les autres clients, les murs...

Un vide l'occupe.

Non point un vide réfléchissant et narcissique de ceux décrits par Kilgore Trout. Plutôt, un tel que chercher à y voir quelque chose en accentue la vacuité, l'acuité cuisante, l'intangible actualité. Si ce n'était le paradoxe, je dirais un vide qui prend de plus en plus de densité quand on s'arrête à le scruter.

Aussi quitte-t-il le Vol Lent pour gagner le soir. Avec attention et son toasteur fidèle, il plonge son regard dans la voûte constellée. Comme pour y verser son vide; ou s'emplir.

L'intervention de Philippon, ainsi se nomme le grille-pain, est comme concrétion de cette absorption.

Miserere en bleu pour une âme seule

Les vibrations frappaient sa peau, il sentait la musique l'envoûter. La fureur du vendeur d'astronefs s'estompa.

Il avait fait un voyage de milliards de kilomètres, s'était rendu à l'autre bout de la galaxie, pour faire plaisir à un client, riche armateur calypsonien, au risque de se perdre dans le temps, et cela ne lui rapportait qu'une engueulade avec son patron. Le vibromasseur musical jouait une des pièces qu'il préférait, douce et rude, «Modal Soul». Enregistrement original. Ça le détendait comme rien d'autre.

La pièce s'acheva. Il avait oublié le voyage inutile, les paroles de son patron. Ne pensait qu'à son rendez-vous avec Amirkha.

Il passa son peignoir de kwaab, finement tissé et brodé de fils d'or, comme aux temps anciens. Il gagna le salon, se servit un kokoul bien tassé, se cala dans son fauteuil à coussin d'air.

Quatre heures avant d'aller à la rencontre d'Amirkha. D'une dose précise il métamorphosa l'attente.

★

Une neige bleue couvrait les collines. Le soleil était presque au zénith. Il marchait, se dirigeant vers la forêt

ocre et mauve qui s'étalait dans la large vallée, au pied du palace XXI'.

A son approche les arbres s'animèrent, le saluèrent de mouvements de panache. Les animaux quittèrent le sous-bois, vinrent à sa rencontre en une folle farandole. Il calma leur excitation, joie manifeste de sa présence, et s'enfonça dans le boisé.

Il entendait le susurrement du feuillage. Un ruisseau s'offrait, il s'y laissa couler. Les poissons se frottaient doucement contre son corps. Il sentait monter en lui l'extase de la pleine jouissance.

Il était particule lors du big bang, l'immense chaleur l'enveloppait, il fusionnait, devenait partie du soleil, était éjecté, traversait le vide glacé pour venir réchauffer cette eau dans laquelle baignait son corps.

*

Il se releva, vida d'un trait son kokoul. Sa coiffure était parfaite, il s'habilla.

Amirkha serait sûrement très belle, qu'il se disait.

Trajet.

Il entra, fut conduit par le maître d'hôtel. D'Amirkha, point. Sur la table, l'attendant, un petit billet bleu.

Il le prit, le sentit, doucement. Il n'avait pas à lire, il savait.

Il commanda un apéritif qu'il engloutit, bouillonnante cascade. Il troqua la salle à dîner pour le bar. Il prit ce qu'il y avait de plus fort, en double...

Il s'éveilla, douloureusement, mit un moment à identifier l'endroit; il était... chez lui!

«Diantre! se dit-il, comment ai-je pu atterrir ici?» Il s'extirpa de sous son fauteuil préféré. Un ouragan, lui semblait-il, avait dévasté sa cellule d'habitation. Il n'en trouva pas le souvenir: ni de l'ouragan, ni de la nuit, ni de la soirée.

Il prit une douche. Il allait presque mieux. Alors, il revit le billet bleu. Une mélancolique colère l'envahit. Il ingurgita un kokoul de proportion gargantuesque. Plus ou moins, reconstitua la nuit précédente.

Il s'allongea sur son fauteuil à coussin d'air et s'injecta une énorme dose de lessd.

★

Le ciel sombre s'éclaircit dès qu'il eut franchit la porte du manoir XXI^e. Le soleil dissipait les nuages. Il entendit, pour la première fois, l'appel que lui lançaient la lande, les collines, la forêt; tout ce monde geignait, gémissait, réclamant sa présence.

Il descendit les six marches, posa le pied sur le sol; aussitôt, les plaintes se muèrent en un frémissant bonheur.

Son oreille fut charmée des roucoulades du vent. Le sol se fit souple pour accueillir ses pas.

La neige bleue avait quitté les collines, faisant place à des herbes roses et lilas. Il les foula, déambula sur les crêtes, dans les vallées. Des oiseaux, de petits mammifères venaient, le touchaient, le suivaient un instant, puis reprenaient leurs activités. L'herbe ondoyait autour de lui. Il marcha longtemps, le coeur léger, la tête pleine de bonheur. Il parvint au ruisseau, s'y plongeait avec volupté. L'eau avait une douce texture. Les poissons le caressaient...

Il était particule lors du big bang, l'immense chaleur l'enveloppait, il fusionnait, devenait partie du soleil, était éjecté, traversait le vide glacé pour venir réchauffer une eau dans laquelle s'ébattaient des poissons.

L'illustration, point peu mystifiante, a pour vertu secondaire le retour au sol d'Aurace. Il considère son acolyte d'un oeil impavide et circonspect. Ce qui n'empêche pas la voûte céleste de poursuivre son apparente migration.

- Ainsi, Philippon, vous instillez des contes sur l'espace vacant? dit-il. Un souffle dans une bouteille de bière, qu'y a-t-il de plus primitif.

- Le rythme c'est les pieds sur le sol.

- Tu l'as dit, Philippon, répond Aurace en fronçant les sourcils et la circonspection. Aussi il reprend la déambulation.

Mais cette irruption, ce déversement, ce divertissement, comme une brèche de plein fracturant le vide, n'a qu'un effet limité. Bientôt le creux reprend son plein essor; le vide, de nouveau, masque tout.

Ou presque: un autre vide, localisable et de remède simple, vient détourner l'écoulement pensif de notre héros (mais est-ce un héros?) du grand vide où il déversait. S'il oriente ses pas et ses réflexions vers sa restauration, c'est que, tout soudainement, au hasard d'un accident de terrain qui y heurte, sans doute, il sent que son estomac a atteint, dans son parcours digestif, ses talons.

Incontinent, Philippon le veut combler de pain grillé. Aurace stoppe, avec une délicatesse certaine, son élan; il accepte qu'une tranche, pour amortir les chocs successifs du déplacement pédestre, vienne coussiner son estomac; et proteste qu'il songe profiter de cet appétit pour offrir à son palais les plaisirs variés d'un bon repas. Ce que Philippon accepte de bon coeur (bien qu'il n'en ait, étant toasteur normalement constitué), conscient qu'il est que, malgré leur exceptionnelle saveur, ses toasts restent des toasts.

Cela est.

De même que d'autres choses qui pour intéressantes qu'elles soient n'en seront pas moins tues.

Jusqu'à ce qu'Aurace, ayant gagné son lit, atteigne cette demi-conscience qui précède le sommeil. Car alors, de nouveau, le toasteur, comme s'il ne pouvait résister à la disponibilité offerte de son compagnon, narre. Un conte sombre, ponctué d'obscurités, bien qu'il n'y soit question que d'humain cherchant à vivre heureux, qui pourrait s'intituler

Délire perfide d'un ennemi du peuple

Cela se passe dans la société des humains.

En un temps qui est comme l'hiver.

Un temps voué à l'enfermement.

Elle le gifle, délicatement. Il lui mord un sein, sans cérémonie. Civilités obligeant.

Sur le bouton de porte un oeil se ferme.

Ils passent à table.

Inutile de préciser leurs propos, banalités du quotidien.

Après la table, le salon: café terne et éclairage cru. En prime, mais cela fait partie de l'ordre des choses en ces temps, les inepties d'usages: téléinformations; télédivertissements. Et un documentaire, facultatif certes, mais qui conforte l'idée de bon citoyen. Ablutions sanitaires.

Si, en ces temps, les murs ont des oreilles, je ne sais, mais il est sûr que les boutons de porte ont des yeux. C'est un temps d'ordre et de raison. Tâches taxes et loisirs inhi-

biteurs (de pensée) se succèdent sans relâche, sinon pour faire place au sommeil et aux rêves, programmés. Asepsie et ineptie sont, officiellement, les préoccupations.

Le bon citoyen n'a rien à craindre, rien à cacher. Le bon citoyen accomplit, pour le bien de tous, sa petite tâche quotidienne; pour raffermir sa sociabilité, ses divertissements de groupe quotidiens; pour satisfaire ses pulsions animales et réduire sa combativité, ses divertissements de groupe restreint (ou couple), aux fréquences variables, aux rites prescrits par l'Hygiène. Aux équinoxes, pour célébrer l'équilibre du jour et de la nuit, du froid et du chaud, le GROC: la grande orgie communautaire, qui est douze heures, soigneusement planifiées, de débauches communautaires, suivies de douze heures, minutées, de conditionnement communautaire.

Afin que tout se perde dans le flot indistinct du vécu.

graffiti: l'apassion tue

Mais, alors que tous les boutons de porte ont fermé leur jolis yeux, et au risque des oreilles des murs, car c'est une question de vie, un fluide réseau (l'ombre d'une organisation, un maximum et moins qu'un minimum) transparait.

Le rythme change.

Et cette joue tout à l'heure giflée frémit de l'effleurement d'un doigt. Parmi les halètements étouffés et la chaleur des corps, gonflé de caresses un sein se dresse, qui plus tard valsera comme un gland. Elle frémit d'aise, frétille de partout, et lui saisit éperdument ses seins, ses

cuisses, son ventre, ses aisselles. Ils respirent comme avec difficulté. Alors il boit à sa source, goulûment, et boit tant et si bien que le silence vibre des cris silencieux, à tout hasard d'oreilles, qu'elle pousse. Lui vient se fondre en elle. Et ils se fondent. Et leurs bouches s'accrochent. Et elle avale son cri. Et il avale son cri. Et ils restent là. Corps emmêlés. Comme soûls. Vivants.

graffiti: la passion ressuscite

Ce qui, en ces temps, est un drame passionnel.

Ce qui, en ces temps, ne peut être acceptable.

Car cela n'est pas prévu. Car auprès de cela le prévu, l'asepsie et l'ineptie, paraît morne et insane.

Et ce fluide réseau, membres ne se connaissant que deux à deux, encourageant tous les risques, seul perpétue la vie.

Révant d'un monde où tout serait vivant, tous vivants.

Aurace dort. Souriant malgré l'absence d'un réconfort de tangible tendresse.

OO IL EST DIT CE QUI FUT

Avant. Disons juste avant.

Aurace avait connu l'Amour. Un amour qui n'était pas son premier. Une amoureuse qui n'était pas la première; mais qui pourtant, en quelque sorte, l'était devenue. La joie et la souffrance d'un tel amour.

Comme un prisme éclabousse le soleil en taches arc-en-ciel, ce qu'il aimait, telle lui était sa présence. Elle, sûrement, y trouvait aussi plaisir.

Ensemble ils connurent l'éternité. Des moments d'éternité, ce qui est l'éternité.

Mais leurs rythmes différaient.

Il eut voulu plus fréquente sa présence.

Elle la voulait, et la faisait, sporadique.

Elle voyait son désir d'elle comme un carcan; lui n'y voyait que des ailes.

Elle lui disait qu'elle avait besoin d'absence pour qu'en elle le désir gonfle. Cette absence pour éprouver sa liberté.

Elle lui disait ce besoin.

Qu'il ne comprenait, voulait pourtant respecter.

Car il aimait.

Qu'on comprenne bien: il ne s'agissait pas de simples non-présences inhérentes aux battements de la vie.

Aurace, donc, dans ces moments, s'accrochait et se cramponnait, par fébrilité ou par inertie.

Jusqu'à ce qu'il ne puisse résister au vertige.

Alors il osait, l'appelait.

Et elle répondait (souvent, pas toujours toutefois).

Le vertige, de creux qu'il était, devenait plein.

Puis cela recommençait.

Secoué du plus haut au plus bas, ainsi, pendant des mois, Aurace fut.

Elle aussi. En lutte avec ses peurs. Car elle eut peur. Peur d'être emprisonnée; peur de ressembler à la mère. Car c'était une époque où des femmes se cherchaient au-delà du rôle mesquin où un pouvoir mâle les avait confinées. Difficile recherche.

Des hommes aussi se cherchaient au-delà de cette image qu'un pouvoir mâle leur disait être l'idéal.

Mais à ne point vouloir ressembler à un modèle on en vient parfois à se réduire à son négatif. Ce qui n'est pas une libération.

Et un jour son absence ne fut pas pour se gonfler de désir, s'enivrer de liberté, mais pour le punir, lui.

Et il le sut. Et cela lui fut comme une horreur.

Et un jour elle lui dit qu'il la terrorisait.

Mais il refusa la responsabilité de cette peur qu'elle lui imputait, car il savait que la peur ne vient que de l'intérieur.

Et il le lui dit.

Et, de ces moments, il sut que le charme qui leur permettait d'atteindre, dans leurs embrassements, l'androgynie était rompu.

Même s'il ne voulait l'admettre.

Et sans doute le savait-elle aussi qui se réfugia dans l'absence et le silence.

Aurace n'arrivait pas à ne plus l'aimer sans que des choses soient dites. Il demanda audience. Elle dit oui, fit non. Combien de fois? Plusieurs, qu'importe.

Et l'une de ces fois, la dernière, elle lui fit porter des mots.

«Salut Auracius!
 Ce soir...
 Il y avait, J...,
 F... et ... le Vin
 Rouge J'ai parlé de
 l'intention de te téléphoner...
 mais...

TRANSGRESSION...

Comprends-tu?
 Si non, peut-être
 que nous y voilà
 ----Justement----
 besoin de proximité
 besoin d'éclatement
 aussi, sûrement
 Nous deux
 Autrement...
 hors la loi...

Elle»

Il comprenait. Comprenait aussi qu'elle ne comprenait pas sa douleur, ne comprenait pas que pour arriver à cet autrement il lui aurait fallu parler.

Alors il fit celui qui ne comprenait pas.

Fit le geste. Lui dire leur rupture, face à face, comme un cri murmuré. Ridicule et digne. Il se réappropriait.

Et fut vide.

Mais qu'un pou avide de douleur et de malheur lui demande comment il se porte et il répond, sans plus s'attarder: «Bien, merci».

Vide mais vivant.

ENSUITE

- Huum!

Et voilà qu'Aurace dépose son café et, tendant le bras, à peine, dispose des toasts que Philippon propose. Il hésite entre le roquefort et la confiture de vazydrû, sans grande conviction.

Car, éveillé et alerte, certaines choses lui turlupinent les neurones. Osant:

- Toasteur, Toasteur, dis-moi, d'où sors-tu?

- Qu'importe?... Plus tard. Plus tard tu sauras.

Aurace, certes, espérait une tout autre réponse; pourtant, sans rouspéter, il se contente de celle-là. Et mastique soigneusement, songeusement aussi, un bout de pain et roquefort.

- Toasteur, Toasteur, dis-moi, pourquoi donc t'être attaché à mes pas? Pourquoi fais-tu cela? Pourquoi moi?

- C'est cet état dans lequel tu étais, cela m'attire. Je n'y peux résister. Cette incroyable ouverture aux potentialités. Pis t'as une bonne bouille.

- Merci...
- ...Rien
- Mais je vois mal où tu trouves ton incroyable ouverture aux potentialités; je ne faisais que ruminer du vide.

A cette incompréhension obscurantiste, textuellement, Philippon rétorque:

Un mince rideau de neige quercitrine couvre le sol, camouflant les pièges et les obstacles, arrondissant les angles, modifiant les perspectives.

L'homme marche lentement, son regard errant parcourt les horizons. Il ne fuit pas, n'est pas menacé, ne craint rien. Il connaît bien ce monde, cet espace qui s'étend devant lui, les rayonnements xanthiens des cristaux de glace zincifère. 26 années T, 17 révolutions de la grosse planète, longtemps.

Exilé volontaire de la grande Fédération Galactique. Mêlé aux autochtones qui rêvassent dans tous les coins. Aimables, accueillants. Peut-on parler d'hospitalité après si longtemps? Mais d'une autre espèce, pour ce inaptes à donner la chaleur du congénère.

Il déambule sans se préoccuper de la neige qui s'agglutine à ses semelles.

La fuite c'était il y a 25 ans. Les débuts de la grande guerre civile dans les colonies humaines. Les soulèvements agitèrent la première ceinture. Une dizaine de colonies, sans

concertation d'abord, mais rapidement regroupées. Puis les autres, la deuxième ceinture, toutes les colonies les plus jeunes. Dans le noyau la tension montait rapidement, en quelques mois à peine une forte organisation faisait son apparition, commençait le harcèlement. Alors il quitta la FG, s'isola de la folie destructrice.

Seul humain sur cette grande planète flemmarde. Il avait choisi un nom. QB-Trenet: Q pour quercitrine, B pour la deuxième planète, Trenet pour lui; pourtant il ne venait en conquérant. Maintenant, la nostalgie et l'espoir, le besoin de voir d'autres humains, de savoir, l'emportent. Il a dit adieu à ses hôtes, peut-être au revoir. Il se dirige, lentement, vers le vieil astronef soigneusement entretenu pendant les longs étés multicolores et les interminables hivers jaunes.

Les années passées à tromper le temps ont anéanti toute idée de frénésie, de vitesse.

Le départ se fera, à son heure.

Le soleil tire ses derniers effets de miroitement en disparaissant sous l'horizon. La nuit sera sans lune, comme toutes les nuits; mais les étoiles brilleront gaillardement dans le ciel cristallin.

Avec l'aube la petite capsule brille, étoile filante, avant de quitter l'atmosphère; quelques punks déracinés, sur le sol fauve l'empreinte d'un séjour.

Aucune interrogation, de Rip il est parti à Rip il retourne.

Passage dans le subespace avec son vieux système klystrique.

Les lignes d'activité sont nombreuses, s'étendent au delà, bien au delà de la deuxième ceinture. Différentes aussi, d'une texture plus fine que celle que trace son vaisseau.

Il surgit à quelques millions de kilomètres du système et déjà ses instruments signalent qu'il est repéré, suivi, instamment prié de s'identifier.

L'accueil ne le surprend pas vraiment, le déçoit plutôt. Ses matricules et qualités sont communiqués sans retard. Ajustement du système de téléguidage: il est pris-en-charge-par-les-autorités-compétentes. Aucune anxiété, aucune peur, quel que soit le monde sa décision a été prise, irrévocablement, sur QB. Il veut savoir. Il ira jusqu'au bout: folie, sagesse, peu lui importe.

L'ordinateur planétaire compulse ses mémoires afin de les repérer, lui et son vaisseau, parmi les disparus de la révolution. Ils l'ont interrogé: D'où venez-vous? Qu'avez-vous fait pendant ces 25 unités T? Il le leur a dit. Ils sont mis en quarantaine, lui et son vaisseau, sur une orbite éloignée. Ils le font attendre mais l'attente, il l'a appris, est le plus agréable moyen de tuer le temps.

Cela lui paraît très bref.

Une équipe vient à bord, stérilise tout, s'assure qu'il ne peut «attaquer» qui ou quoi que ce soit. Il reçoit courtoisement ces techniciens divers, plaisante avec eux.

Cela lui plaît.

La révolution est enfouie loin dans leur mémoire.

Il n'y a eu que quelques massacres au début, dès que le noyau a été atteint tout a été très vite, et en douceur. Pas de tueries abominables, à peine quelques morts dans des escarmouches, pas de tribunal révolutionnaire. Juste une fracture soudaine entre une ancienne manière et une nouvelle manière.

Plus de liberté, de frivolité.

Et pourtant il sent que quelque chose manque dans ce nouveau monde.

Il ne saurait dire. Lui cache-t-on quelque chose? Est-ce lui qui n'arrive pas à percevoir ce qui est là et dont l'évidence devrait crever les yeux? Et puis, peut-être n'est-ce que le fruit de 17 longues années trenettiennes.

Un vide comblé par une vague, trop grosse, qui déferle sans s'arrêter, entraînant à sa suite quelques particules arrachées au trou.

Il est dans une grande pièce, le mot lui vient à l'esprit, somptueuse. De plus en plus il croit que ce n'est pas quelque chose qu'on lui cache; que simplement on ne peut lui montrer ce qui n'existe plus ailleurs qu'en lui. Eux aussi sentent quelque chose d'étrange, ils sont à la fois

attirés et dérangés par ça: une inconnue ténébreuse, un charme indéfinissable.

Il repense à la texture souple de l'émotivité des autochtones trenettiens, comment il l'avait découverte lentement. Songe envoûtant, ce n'est pas cela qu'il cherche, quelque chose dans la densité.

Il salue ceux qui arrivent. Des amis qui viennent pour ces choses qui les intriguent tous. Ensemble ils vont encore discuter de ce qu'ils ressentent, et un soir, celui-ci ou un autre, ils sauront, il saura, les mots viendront combler le vide et s'y installeront.

Lentement, très lentement, une nouvelle révolution touchera les humains, ils s'en rendront à peine compte. Hors de la frivolité égale du sérieux et du manque de sérieux, sans idéalisme romantique; de la gaîté vers quelque chose ressemblant au bonheur.

Il retournera mourir sur QB-Trenet, avec lui quelques autres qui iront y vivre.

Ce qui est La Résurrection des moulins à vent.

Réponse parabolique pour laquelle Aurace n'a aucune antenne.

Il opte pour l'action; part courir les prés. Un sac au dos, bien garni de victuailles, et à son côté Philippon,

toujours étincelant. Gravier quelques monticules. Découvrir un tertre rappelant au souvenir qu'un brave est mort; depuis longtemps son histoire sortie de toute mémoire. Un brave sans histoire pour lequel il pourrait faire les libations; un humain perdu, oublié, à la santé duquel il pourrait boire du bon vin.

Donc, sur cette proéminence ils s'installent pour banqueter tout le jour. Cependant l'aède électrique, le divin grille-pain, narre les légendes des héros. Puisque aussi bien, peut-être, l'un d'eux engraisse l'herbe sur laquelle ils se sont étendus.

Cela est assuré, l'aède ne narre pas au hasard, il a son projet. L'auditeur, pourtant, même toute narration achevée, ne peut que le supposer, le supputer. Le projet le capte et lui échappe. L'aède même, ayant son projet, n'est pas maître absolu: le mot appelle le mot, l'histoire appelle l'histoire. Certes l'aède a droit de regard, pouvoir de sélection; mais le filet qu'il tisse le capte et lui échappe.

Ainsi Philippon, comme reprenant là où il avait laissé, entreprend et développe sur cette base. Il dit

La Dynamique de l'ébahissement

Là où le vent était brisé la vie avait une chance. Tapi derrière un rocher, dans une crevasse, ou à l'abri de quelque anfractuosité, un monde pouvait surgir.

Derrière l'un de ces rochers, ou un autre, ou dans une anfractuosité anonyme, pour nous, car il ne serait d'aucun intérêt de spécifier un lieu, ou un individu; quelque part donc, dans un attroupement isolé, comme tous les autres, peut-être même dans plusieurs simultanément, naquit, fille de l'ennui, de l'isolement et du besoin, une idée. Ce n'était pas la première car les sujets de ce discours sont dotés de conscience, d'un langage, d'une technologie (chargée de potentialités linéamentaires). Mais cette idée, celle-ci particulièrement, si elle aboutissait, pourrait révolutionner le monde, le leur bien sûr. Leur cosmologie et leur cosmogonie, leurs concepts philosophiques, géographiques, historiques, sociaux, scientifiques, tout pourrait subir de radicales métamorphoses si cette idée se concrétisait.

L'idée: le déplacement exploratoire.

Mais les contraintes sont phénoménales. Le déplacement n'est possible que si l'on réussit à affronter le vent: défi technologique, le plus facile à surmonter. L'obstacle est autre, moins tangible mais beaucoup plus délicat: le tabou. Car il est évident que dans une société soumise au vent, pour laquelle vent=mort, que dans une telle société, donc, vent=

dieu, et que le défi au vent est un défi au dieu, que le dieu voudra se venger de l'affront qu'on lui fait et que toute la société paiera. Le tribut à verser sera monumental. C'est pourquoi il n'y a pas un individu porteur de l'idée. Elle surgit un jour d'un cerveau et se répand subrepticement, se frayant un chemin, à coups de cadavres d'hérétiques, dans le tissu social jusqu'à ce que tombe le dogme. Nous sommes donc en face d'une population suffisamment nombreuse pour que la coercition et la pression sociale ne soient point absolument efficaces. Précisons, il ne s'agit pas de laxisme mais d'un phénomène observable: tout accroissement de complexité se traduit par un accroissement de variété au sein d'un système; cet accroissement, qui tend à la dispersion dans le type d'organisation où il se produit, requiert dès lors une transformation de l'organisation dans un sens plus souple et plus complexe¹. Ajoutons que cette progression de l'idée dans le tissu social se fit lentement; elle ne fut admise qu'après un temps relativement long.

À ce moment sa faisabilité fut rapidement atteinte, elle n'était qu'une formalité. Personne, cependant, n'entrevoyait les conséquences socio-historiques potentielles de l'entreprise. Et à juste titre car les conséquences ultimes d'un acte sont non prédictibles.

1. Philippon, sans le savoir, peut-être, sans le mentionner, sûrement, cite dans ce conte de nombreux passages de *La Méthode*, d'Edgar Morin. L'auteur, dans son analyse, s'il ne la justifie, explique la nécessité de cet abus. Voir p. 150.

Peut-être certains soupçonnaient-ils l'existence d'autres sociétés, dans ce cas ils les voyaient identiques à la leur, sans caractère distinctif. Comment en aurait-il été autrement, il faut pour pressentir une diversité avoir à sa disposition un concept adéquat, et ce concept ne peut s'élaborer qu'après avoir vécu l'expérience de la diversité. Dans un monde clos et isolé la comparaison est impossible. Entendons-nous bien, les individus de cette société n'étaient ni des clones ni des robots, ils étaient individus donc différenciés; tous, cependant, s'intégraient au tissu social et, si certains imaginaient de possibles modifications aux rouages sociaux, aucun n'avait pu imaginer une organisation sociale différente du tout au tout, ou même totalement différente dans l'un de ses aspects particuliers. Quoi qu'il en soit, la majorité accusait ces certains d'être de sots rêveurs car «comment pouvait-on imaginer que se soit reproduit ailleurs l'événement hautement improbable qu'est l'apparition de la vie (sans parler de sa perpétuation) dans un monde qui lui est si hostile».

Ce que l'on espérait du déplacement exploratoire c'était de nouvelles sources d'aliments et de matériaux, point autre chose. C'est aussi pourquoi personne n'avait pu prévoir les conséquences de ces voyages.

Ils furent entrepris. Les explorateurs, une équipe ou des individus non associés, cela est, à notre égard, sans intérêt, essaimèrent dans les vents. Remarquons qu'il nous

est aussi indifférent de savoir par quelle technologie ils vainquirent le vent que de connaître le nombre des morts, s'il y en eut, qui jalonnèrent l'exploration. Et les intrépides découvrirent ce qui allait remuer leur ciel et leur terre: l'Autre. Quelles furent, lors des rencontres, les réactions de ces individus, explorateurs ou explorés, n'a qu'un intérêt anecdotique et ne cadre point avec notre propos (les intéressés pourront se référer aux mémoires, biographies et autobiographies que n'auront point manqué de nous léguer ces personnages); nous nous attarderons plutôt aux répercussions globales qu'eurent, à plus long terme, ces rencontres sur l'évolution des systèmes intéressés.

Il est par contre d'un intérêt patent pour notre propos de connaître la typologie de ces premières réactions, et d'en conceptualiser le climax et la dynamique.

Donc, malgré la présence de discours faisant état de la possibilité de rencontrer d'autres civilisations, la croyance profonde n'admettait nullement cette éventualité. Dans ce contexte, et considérant l'humeur généralement calme et pacifique de cette forme vivante, la première rencontre eut comme effet, constant et global, une stupéfaction, un ahurissement, un ébahissement. Avant que puisse s'établir quelque communication, devant cet inconnu absolu s'établirent respect et curiosité. Mais les trous d'ambiguïté, les flous d'incertitude, l'omniprésence de l'erreur qu'était l'inconnu n'empêchèrent pas le déploiement de la communication; au contraire

ils en favorisèrent le développement. De ce moment le déplacement exploratoire devint tout autre chose: de prospection en quête de ressources il se mua en exploration essentielle. Des concepts aussi fondamentaux que ceux d'être, de sujet, de réalité demandaient à être repensés sur des bases radicalement différentes.

On aurait pu croire que devant une telle dose d'inconnu le repliement sur soi ait été une réaction normale. Or une telle réaction eut été bête et sans envergure, elle n'a pas place ici. Ce texte se veut lucide et ouvert, il fera place au désordre, au hasard et à l'inconnu si le désordre, le hasard et l'inconnu peuvent le nourrir en richesse et en compréhension; il ne se ferme aucune avenue bien qu'il soit évident qu'il ne pourra toutes les aborder; toutes ouvre sur l'infinitude. Mais l'infinitude est un concept théorique qui doit être précisé en lui adjoignant certains éléments déterminants: l'infinitude se pense dans un contexte (physique, social et culturel) et est pensée par un être ayant une structure moléculaire et nerveuse déterminée. L'infinitude existe pourtant malgré ces contraintes, elle est la liberté qui se définit et coexiste par et avec les déterminismes. Curiosité, respect, ouverture, lucidité furent donc des aspects fondamentaux du déplacement exploratoire, continuent de l'être car ce type de réflexion se construit constamment: mouvement et incertitude.

Ils étaient donc là, les uns devant les autres, et leur juxtaposition semblait démolir tout ce qu'ils avaient cru savoir sur le monde, toute leur préhension du monde. Ils se rendirent pourtant rapidement compte que ce ne pouvait qu'être une illusion. Et le vent leur sifflait aux oreilles comme une émission éducative parasite les ondes. Ils se communiquèrent leurs ignorances et les engagèrent dans un processus réflexif et autoréflexif récursif, découvrirent que la connaissance parcellaire est ignorance. Les incertitudes et les confusions sont toujours les premières épreuves que doit subir la complexité qui se cherche; plus encore la complexité ne se libérera jamais totalement de l'incertitude, elle n'accédera jamais à l'univers des idées claires et distinctes, puisque au contraire elle a quitté cet univers pour celui du multiplement relationné, du non totalement séparable et isolable, du toujours ouvert...

Difficile épreuve. Auparavant toutes ces situations existentielles critiques, toutes les situations négatives et désespérées, apparemment sans issue, avaient pu être surmontées par le recours à l'immuable cosmogonique. Mais même cela n'avait pas résisté aux confrontations. Ils se trouvaient sans refuge et submergés d'angoisse; de la pire angoisse, celle qui naît quand on sait que la réalité nous échappe. Une angoisse si fondamentale et profonde n'aveugle pas, elle exacerbe les sens et la pensée. Pour tolérer une telle tension la vie doit trouver un dérivatif efficace, dans

un tel moment il ne saurait être question de placebo ou d'illusion. L'alternative se pose entre la désintégration et la ludicité.

L'organisation de la matière tend à s'autogénérer. L'organisation ne nie pas le désordre, elle s'en nourrit. Il n'est pas de système organisationnel autonome; l'organisation puise dans le désordre pour se maintenir et s'augmenter, mais elle le nourrit aussi par ce qu'elle lui rend de produits et d'énergies usés¹. Si le désordre est imaginable sans organisation l'inverse n'est pas vrai, et dès qu'apparaît l'organisation il devient impossible de parler de l'une et de taire l'autre. Organisation, ordre, désordre sont écodépendants. L'écodépendance croît en fonction de l'augmentation de la complexité de l'organisation; plus un système écoorganisationnel est complexe plus il est fragile et souple. Il ne faut pas croire que cela soit contradictoire: la fragilité est celle d'un état donné, la souplesse celle de l'évolution. La vie est un système écoorganisationnel extrêmement complexe qui tend à s'autogénérer; il n'est donc pas étonnant qu'elle ait inventé la ludicité pour s'extirper de l'état de crise qu'elle vivait.

Ils rient. Ils riaient déjà avant, là n'est pas la question, il ne s'agit pas de prétendre que, jusque là, leur esprit avait été austère, rébarbatif à l'humour. Non. Pour

2. Il nous semble que, encore une fois, Philippon cite M. Morin.

eux, comme pour de nombreuses autres formes vivantes, le tragique et le ludique avaient longuement coexisté. Après que le déplacement exploratoire eut mis au jour l'absolue incertitude, la posture tragique devint intenable. En effet comment auraient-ils pu, alors que chaque pensée, chaque concept effleuré ou approfondi débouche sur un flou et une incertitude, vivre tragiquement: l'attitude tragique n'est possible que si l'on a quelques immuables bouées auxquelles s'accrocher. Lorsque tout s'effrite, ou se bâtit sur un possible variable, le tragique s'emballe et s'enfle jusqu'à l'éclatement et la dissolution.

La connaissance animale répond à l'incertitude en extrayant des informations d'un environnement aléatoire. Le *computo* a ce rôle vital et fondamental de traduire des événements en informations. Toute vie, qu'elle soit bactérienne, végétale, animale, qu'elle soit dépourvue de système nerveux ou équipée du système nerveux central le plus sophistiqué, *compute*. Dans un être complexe comme l'animal la *computation* s'effectue, simultanément, à plusieurs niveaux. Une bactérie logeant dans mon intestin, ou une cellule de mon tissu osseux, transforme en informations les interactions avec son milieu et y réagit. Attention, il n'est pas question de conscience dans ce cas, même interrogée en laboratoire par les techniques les plus subtiles, la plus avisée des bactéries ne saurait formuler un «Je compute». Sans avoir de réel contrôle sur ces activités mon système nerveux central dépend d'elles,

il ne peut exister que si la cohésion de l'organisme est maintenue au niveau cellulaire: mon être émerge des interactions cellulaires qui le fondent, comme l'être cellulaire émerge des interactions moléculaires qui le fondent, et ainsi de suite jusqu'aux particules qui n'ont d'existence que statistique, et au delà. L'existence des cellules qui me constituent est aussi dépendante de la compétence que me donne mon système nerveux central pour interagir avec mon environnement, pour y puiser la nourriture, pour échapper aux dangers (pas seulement physiques, si mon interaction avec l'environnement social devient trop problématique et produit un déséquilibre de mes activités mentales cela risque de compromettre ma survie en tant qu'être). Cependant le computo de mon système nerveux central est d'un ordre différent de celui de la bactérie, il s'appuie sur un «Je pense». Le manque, quête de nourriture, de société, de partenaire sexuel ..., détermine des interactions nécessaires avec le milieu; la computation, la connaissance, la compréhension, la stratégie, la ruse permettent et orientent mon action. Stratégie et ruse interviennent aussi bien dans le décodage (transformation des événements en informations) que dans l'émission (création d'un événement, geste ou parole ou pensée). L'accroissement de stratégie et de ruse, outre qu'il rend la communication toujours plus difficile et incertaine, coproduit un accroissement de l'intelligence (définie comme l'aptitude à vivre heureux) et est coproduit par lui. Le développement de

l'intelligence et le développement de la stratégie sont inséparables, et l'intelligence s'autodéveloppe dans et par cette forme de stratégie qu'est l'apprentissage.

Ils rient. Êtres computants, cogitants, stratégiques, rusés, intelligents, lucides et ludiques, ils rient devant l'incertain, le flou et le vague qu'est devenu leur monde. Pourquoi ne riraient-ils pas puisque leur compétence à survivre physiquement n'est pas affectée et que c'est dans et par la captation et la manipulation de l'aléa que la stratégie peut devenir inventive et créatrice. Et puis l'omniprésence de l'incertitude laisse ouvertes toutes les portes de l'ébahissement. Le déplacement exploratoire crée une dynamique de constante modification des rapports au monde, à l'autre, à soi.

Le besoin et le calcul font du sujet un être de recherche et d'exploration, un être conscient de son ouverture. Le sujet n'est pas un concept métaphysique, ou doit cesser de l'être; la seule façon de refouler la métaphysique du moi est, non pas de le nier, mais de le biologiser. La naturalisation du concept de sujet le démétaphysicise, le naturaliser c'est le concevoir comme se constituant à trois niveaux d'émergence:

- celui des myriades d'interactions entre cellules constituant l'organisme;*
- celui de l'activité du cerveau---esprit;*
- celui enfin de la conscience.*

Le sujet qui se conçoit ainsi et qui sait que pour tout être vivant:

- *toute information est une traduction;*
- *toute représentation est à la fois traduction et représentation;*
- *toute connaissance exo-référente subit la détermination auto-référente et égo-centrique;*

en arrive à dégager deux postulats fondateurs de toute démarche d'intellection. D'abord que l'intelligence de tout phénomène concernant ses semblables ou sa société relève, non seulement de l'explication, mais aussi de la compréhension, c'est-à-dire l'appréhension par identification/projection de sujet à sujet. Ensuite que le développement de la lutte contre le subjectivisme exige la reconnaissance et l'intégration critique de la subjectivité dans la recherche de l'objectivité³. Autrement dit, le discours objectif est une illusion et tout discours rigoureux sur le monde s'intègre et est intégré à un discours sur le sujet discourant, et se sait entièrement tributaire des structures nerveuses et sociales d'où il émerge. Cela ne veut pas dire qu'un discours émanant du sujet soit impossible, cependant son discours sera, ou pourra être, d'autant plus efficace qu'il saura reconnaître ses déterminations et ses contraintes.

3. Signalons-le pour une dernière fois, même si le phénomène se répète plus loin dans le texte, Edgar Morin a écrit quelque chose d'identique.

Le déplacement exploratoire les amène dans le monde de la rationalité complexe, celle qui travaille et se débrouille avec le désordre, l'aléa, l'événement, la perturbation, et qui comporte sans doute à la fois irrationalité et surrationalité, un monde où le concept ne peut être que dynamique et poly-relationné. Il les amène aussi, par la naturalisation du sujet, à accepter vraiment la vie, c'est-à-dire à accepter que la vie ne soit pas justifiée, qu'elle prenne son sens dans son existence émergente. La mort, dans ce sens, est à la fois anéantissement et transformation: elle tue l'univers égocentrique du sujet vivant et en restitue les composants à l'univers physique, dont ils n'avaient jamais cessé de faire partie, tout en ayant acquis double appartenance. La mort ramène la vie à son destin biologique en l'y arrachant, et ce qu'il y a de plus culturel, les mythes d'immortalité et de renaissance, ne se comprennent que par la mortalité: ils expriment magiquement la lutte désespérée de tout vivant contre la mort. Cela les ancre encore plus profondément dans leur attitude ludique, ils y voient la réponse fondamentale de la vie consciente au bricolage improbable dont elle est issue.

Leur nouvelle forme d'être émerge de la coexistence et de la poursuite simultanée du discours lucide et du discours ludique, de l'attitude lucide et de l'attitude ludique.

La lucidité leur donne une prise de plus en plus efficace sur le monde, et sur eux-mêmes, parce qu'elle leur apprend que l'objectivité n'existe pas et qu'elle ne peut être approchée

que par une rigueur intellectuelle qui traverse, en toute conscience, la subjectivité. Dans ce processus tout progrès dans la connaissance du monde implique une meilleure compréhension du sujet, et toute compréhension plus fine du sujet ouvre des portes à une meilleure interprétation de l'événement univers.

La ludicité fond les qualités émergentes que sont le corps et l'esprit en une quête commune de plaisir, jouissance, humour, amour...

Mais lucidité et ludicité sont indissolublement liées; il est impossible de vivre l'une sans l'autre. Cela a déjà été écrit, la lucidité si elle émerge seule conduit à la dissolution (physique ou mentale) du sujet, car elle ouvre sur une incertitude absolue que ne saurait vaincre l'attitude tragique. Si la ludicité apparaît seule, elle produit un décrochage de la réalité et de la société qui ampute le sujet d'une partie essentielle de lui-même: la présence et la conscience de l'autre sont nécessaires à la formation et à la perpétuation dans l'être de la qualité émergente de sujet. La ludicité et la lucidité se co-génèrent et s'auto-co-génèrent.

Les sujets de ce discours avaient aussi compris que l'important pour une organisation vivante n'est pas seulement de s'adapter, mais d'apprendre, d'inventer, de créer; et que les notions d'art et de science, plutôt que d'être opposées, dichotomisées, doivent, pour prendre leurs réelles significations, être associées. Parce que l'art et la science sont

des recherches, parce qu'ils sont des exercices de lucidité et de ludicité, ils doivent sans cesse recréer chaos et cosmos, sans cesse détruire leurs assises et les reconstruire. Et il faut que ces nouvelles constructions intègrent de mieux en mieux la complexité. Attention, un développement de la complexité n'est pas nécessairement un accroissement quantitatif de diversité, et le développement de la diversité obéit à des principes complexes, c'est-à-dire pas seulement quantitatifs.

Poussés par leur curiosité et leur ludicité, certains eurent l'idée de modifier leur champ perceptif, de tenter une lecture plus ou moins déphasée d'eux-mêmes et du monde. Il ne s'agissait pas de chausser des verres déformants ou des escarpins verts. Ils voulaient, en agissant sur la chimie moléculaire de leur système neuro-cérébral, altérer leurs schèmes de traduction de l'événement en information. Une action qui touche l'intériorisation du monde extérieur dans la sensibilité de l'être comme son extériorisation dans l'action. L'usage d'altérateurs n'avait rien de nouveau, depuis leur origine ils en consommaient, mais leur intégration à une recherche ludique et lucide l'était. Auparavant? Eh bien, les substances naturelles aux propriétés altératrices étaient considérées comme des téléphones rouges offerts par les dieux. Ces déphasements exploratoires venaient nourrir l'art et la science, le déplacement exploratoire, et venaient se nourrir d'eux.

Ils se sont fondés une société sur des dialogiques: de l'ordre et du désordre, du déterminisme et de la liberté, des logiques empirico-rationnelle et magico-affective... Une société qui conçoit la vie comme une aventure ouverte à toutes les potentialités, comme une incessante quête libertaire.

Et ils ont défini la liberté à partir de l'auto-organisation, de l'autonomie individuelle, de l'action stratégique d'un acteur-sujet. Elle suppose dès lors:

- situation de jeu;*
- créations d'alternatives;*
- possibilité de choix ou décision;*
- actions stratégiques capables de transformer, en fonction du choix opéré, les contraintes et aléas qui s'opposent à l'action.*

Comme toute émergence, la liberté est servie de ses conditions de formation, mais, stratégique par nature, elle peut détourner, transformer ce qui la produit et la détermine. La liberté se libère de ses conditions d'émergence par la liberté.

Mais n'allez pas croire qu'il s'agisse d'une société utopique; c'est au contraire une société dynamique et effervescente. Et comme toute société historique elle risque constamment de s'enliser et de se scléroser. Mythologiquement et réellement, la société doit sans cesse se refonder sur des bases fraternelles, dans la lutte permanente et ambiguë contre la domination paternalisée et la paternité dominatrice,

lesquelles, mythologiquement et réellement, renaissent sans cesse.

Comme leur société, les êtres-sujets de ce discours sont sans cesse menacés de sclérose et d'enlissement; comme elle, ils doivent sans cesse, réellement et mythologiquement, se refonder dans l'amour, dans la lutte ambiguë contre l'angoisse et l'aveuglement qui, mythologiquement et réellement, renaissent sans cesse.

Parce que l'amour:

- lutte contre la séparation, maintient l'union dans la séparation;*
- fait se rencontrer ceux qui ne devaient pas se connaître;*
- fait communiquer et communier des étrangers;*
- unit ce qui devait se haïr à jamais;*
- lie ce qui est libre et peut, ainsi lié, demeurer libre;*
- peut donner pleine combustion aux vies sans laisser de résidus, suies, fumées...*

Parce que l'amour porte dans son principe plein épanouissement de la subjectivité de l'aimant, et pleine reconnaissance de l'être subjectif de l'aimé(e), et, en même temps, il constitue un dépassement trans-subjectif dans la communauté aimante.

Et nous pourrions croire que c'était pour faire bien entendre l'ouverture aux potentialités qu'habitait Aurace,

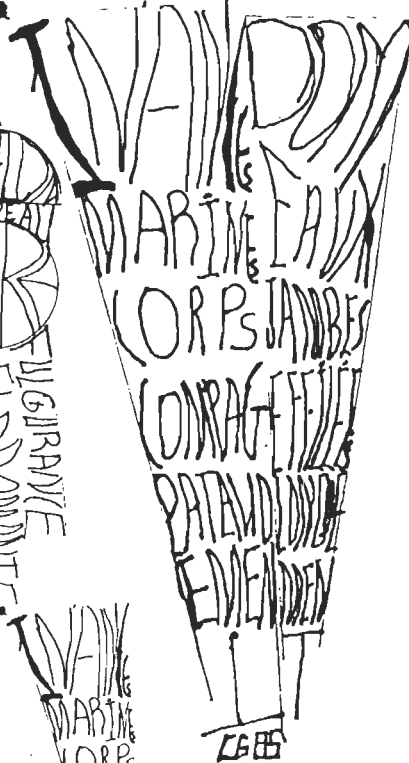
mais aussi pour se ramener au centre de la béance, comme en sa surface.

Philippon brille de tout son éclat d'électroménager nickelé exposé au soleil; ses courbes lancent des aiguilles de lumière, en ses plats se mirent de dandinantes herbes. Aurace se laisse bercer par cette voix métalline, étendu, sa peau pompant la solaire énergie, ses neurones valsant sur les mots de son compagnon.

Il se sent plus seul, plus libre, plus léger. Le vide l'emplit profusément. Sous ses paupières closes, ses yeux sourient à la danse des papillons lumineux.

C'est la vie.

Lors, Philippon en cristallise cette image bénigne et heureuse:



et elle leur est une vision sublime.

*

Tes contes, Philippon, bien que j'hésite à les croire pertinents, sont savamment ciselés et ton calligramme rustre, pourtant, sa fraîche candeur peut-être, il me tire de tendres sourires.

Aurace se ressert de vin.

- Dis-moi, Philippon, un toasteur est-ce que ça peut être amoureux? Et ça baise?

- Pour être amoureux les toasteurs sont tout feu tout flamme. Quant à baiser, sûr, mais tu le verrais et tu ne le croirais pas.

Après tout les toasts ne peuvent être seulement le fruit d'une imagination.

Aurace se ressert de vin.

- Bon. Puisque tu sembles décidé à me distraire à coup de paraboles, autant profiter du temps qui nous sépare du coucher du soleil pour en narrer une autre; d'ailleurs ça convient bien à ma paresse.

«Et, s'il te plaît, le titre au début, je préfère.»

- Tu vois, t'as beau râler, tu en redemandes. O.K. Je t'en fais une sur mesure pour faire arriver le coucher de soleil. Tu serais pas un romantique, des fois?

- Et des comme toi est-ce que ça se fait en format lampe de poche?

- Oh! Quelle race!

Non, non, dis rien pis écoute celle-là:

Comme une comète vagabonde souvent attardée en chemin

Aurace se ressert de vin.

Je suis assis dans un petit bar, quelque part sur QB-Trenet, à proximité d'un spatioport miteux, vétuste, si peu fréquenté que les punks (végétation locale à croissance très lente, aux formes et aux couleurs les plus excentriques) ont envahi la piste.

Je fais la cour à une petite Trenettienne; elle fait durer le plaisir en ne se laissant pas séduire facilement. Elle cédera à mes avances; je le sais, elle le sait. Mais, pour tromper la lenteur du flux temporel, nous jouons le jeu, honnêtement, sincèrement. Notre relation évolue à petits pas.

Un mois.

Ceux qui connaissent le charme et les talents des Trenettiennes ne douteront pas que j'en sois fort aise, nous sommes maintenant amants.

Cette relation-jeu nous la vivons en beauté, un bonheur sans fausse note. Nous pourrions continuer ainsi longtemps,

très longtemps. A nous conter fleurette, à marcher la main dans la main en trouvant beau ce morne monde, à danser, à faire l'amour.

On vit ainsi pendant des mois, longs et courts, amoureuxment attachés et ludiquement libres, heureux et sereins.

C'est alors qu'entre en scène le Matoin. Je suis persuadé que, arrivant dans ce misérable spatioport de QB-Trenet et demandant au premier quidam venu quel événement a le plus marqué l'histoire de la ville, vous entendriez narrer le passage de cet être peu commun.

Déjà, à cette époque, j'avais beaucoup voyagé mais, bien que j'aie connu l'existence de Mato et de ses plus qu'étranges habitants, je n'avais encore jamais vu de Matoin.

Comme toute la population du petit spatioport, je me dirigeai du côté des pistes lorsque se firent entendre les stridulations de l'astronef. J'assiste donc à l'assolage du vaisseau et à l'apparition de son heureux propriétaire.

Le sas s'ouvre, une forme se dessine dans l'ombre. Ce n'est que l'ombre. Lorsque le Matoin fait sa sortie, être fluide au profil mouvant, tantôt ovoïde, tantôt anguleux, à l'épiderme bleuté, légèrement phosphorescent, irradiant sa lueur même dans la solide lumière du jour trenettien, un silence ébahi remplace l'habituelle rumeur d'une foule curieuse. Peu à peu les murmures reprennent, se gonflent, hésitent un instant, se transforment en acclamations. Flatté,

le Matoin émet, en guise de salutations, quelques petits flashes.

On invite le Matoin au bar du coin, il accepte. La fête commence. Trois heures plus tard il n'y a plus deux Trenetiens sobres sur le millier qui peuple le petit spatioport; il faut avouer qu'ils ont l'esprit vif quand il s'agit de tromper le temps.

Tout le monde boit, fume, mange, ingurgite les substances les plus illicites, danse, chante, joue à tous les jeux, des plus chastes aux plus érotiques, bref, festoie; et le Matoin ne se fait pas prier pour entrer dans la ronde. Combien de temps cela dure-t-il? Je n'en ai aucune idée précise; quelques jours d'éternité sans doute. Je me retrouve attablé avec le Matoin et, j'ignore comment, on en vient aux présentations. Il me dit son nom, un bruit absolument indécodable pour toute oreille humanoïde normalement constituée, puis ajoute: «Appelez-moi Matéo.»

- O.K., dis-je, moi c'est Joachim Cros.

Et il se met à clignoter ses petits flashes en série.

- Je suis venu vous proposer une affaire, qu'il me dit.

Là, dans cette fête et ce brouhaha, tout tranquillement, comme s'il m'offrait un autre verre, alors là chapeau! La mâchoire m'en est tombée. Je lui dis que l'on en reparlera quand je serai dégrisé; on boit un coup de conserve, pendant un moment.

Brume et fumée. Je m'éveille dans les bras de ma brune amante.

J'ai une bonne mémoire et je supporte diantrement bien toutes les combinaisons d'altérateurs, pourtant je me demande si j'ai rêvé ou si Matéo m'a vraiment proposé quelque chose. Pour en avoir le coeur net, un seul moyen. Mais voilà que mon infiniment habile amante m'attire vers elle. Alors, rien ne presse...

Je rejoins Matéo. Toujours au bar, il semble totalement givré. Il me voit, aussitôt il reprend pied, en douceur; et limpide comme s'il sortait de trois jours d'abstinence est son esprit. Trop de frénésie pour qu'on discute ici, on quitte le bar. L'air est frais, revivifiant; même si nous n'avons nul besoin d'être revivifiés, nous marchons dans le plat pays trenettien. Et le Matoin parle, parle et, pourquoi pas, parle.

...Les autochtones de Plhâ sont évidemment hostiles à l'implantation chez eux des néo-fondamentalistes stritiens. Ils protestent auprès de la Confédération Intergalactique, mais surtout ils ont engagé Garc. Les Stritiens tentent de les discréditer aux yeux de la Confédération. Ils les isolent sur leur planète, les coupent de la communauté interstellaire, saccagent systématiquement tous leurs vaisseaux.

Garc? Il fait du tourisme sur Griboue. J'ignore ce qu'il prépare et les Plhâiens commencent à croire qu'ils ont fait erreur en s'adressant à lui. Moi? J'observe...

Garc, un être bien étrange. Il y a cent trois années T, une jeune humaine de P3 participait à une mission de recon-

naissance dans la région de KJ8P, pure routine. L'un des membres de l'équipage était Matoin. La mission terminée, le vaisseau fit route vers Junie, son port d'attache. Tous deux avaient déjà goûté, séparément et ensemble, de nombreux plaisirs; ils imaginèrent de faire l'amour dans le subespace. Chose que personne ne peut expliquer, même après cent ans, le jeune femme fut fécondée.

Quelques semaines plus tard, elle en prit conscience. Elle s'en réjouit mais pas un instant ne songea que le père puisse être son amant Matoin. Comme les jeunes femmes de son époque, elle avait une vie sexuelle active. A son arrivée sur Junie, elle avait, pendant cinq jours, bamboché en compagnie d'un humain navigateur. Elle lui fit connaître son état de futur père.

La grossesse se déroula normalement; à la fin du neuvième mois Garc eut une naissance facile. L'apercevant, la sage femme poussa un petit cri, mi étonnée mi effrayée: qu'un bébé rayonne dans les fréquences du bleu n'avait rien de courant. Tout de suite la mère soupçonna ce que les médecins lui confirmèrent, sans pouvoir le lui expliquer: le père n'était pas le navigateur humain mais le radieux Matoin. L'enfant était viable, il vécut, vit toujours.

Personne, pas même lui et même après cent ans, ne sait exactement quelles sont ses facultés. Une chose est certaine cependant, le tout est différent de la somme des parties. Des parties physiologiques, au moins. Car il est une chose que

tous ignorent, que je ne saurais affirmer en toute certitude: a-t-il été conçu dans le subespace? Si, tout à l'heure, je le laissais entendre c'est que, selon moi, il n'y a que cette explication qui soit acceptable. C'est aussi son avis.

Alors je lui demande comment il sait tout ça.

- L'une de ses facultés, que Garc connaît pour l'avoir longuement expérimentée, et non sans plaisir, est qu'il peut se reproduire avec toutes les espèces évoluées vivant dans l'une des nombreuses atmosphères que son organisme supporte. Je suis son fils, Achim.

Je rumine tout ça. J'en viens à cette conclusion: sa mission, une partie de celle-ci du moins, consiste à m'apprendre que je suis, moi aussi, fils de Garc. Il confirme. Puis vient la suite logique. Il me demande si j'embarque avec eux.

Après quelques jours supplémentaires de festivités, histoire de faire des adieux convenables à ma belle amante, aux Trenettiens, on ferme le sas.

Voyage fort agréable dans la nef matoïne, de QB-Trenet nous voilà sur Griboue. Le Matoin est un pitre de grande envergure et un furieux rigolard. Cela lui a permis de m'amener ici sans me faire savoir la raison de ce déplacement; et si j'ai tendance à croire que cela a un quelconque rapport avec le petit conflit dont il m'a entretenu, c'est par pure conjecture.

Garc m'accueille simplement comme si depuis toujours nous nous connaissions; s'il m'examine de la tête aux pieds c'est, par les poils de mes narines, fort discrètement.

Et on parle de tout et de rien, d'amour, de vie et d'amusement, d'art et de formes, de mets et de liqueurs. Ramage sans portée particulière. Garc pérore et s'amuse dans la fange de cette si bien nommée planète. Il semble se préoccuper de son contrat comme d'un orage lent sur Panza.

Compagnon agréable que je quitterai à regret, mais n'exagérons rien, pour une banale quête de renseignements dont je ne sais ce qu'il pourra faire. La grande prêtresse du culte du subespace, eh oui, sera l'objet de cette investigation sans queue ni tête. Heureusement elle est, dit-on, de gracieuse compagnie.

Engagé dans le labyrinthe garquien, me voilà; j'y errerai jusqu'à ce que la lumière pénètre mon pauvre entendement. Recherche divagante de la masse critique d'un père impossible.

Auchi Minn est une Rrrr; grand félin élancé, pelage vert sot, doux, soigné, soyeux. Elle se pare généralement d'un farp, collier qui court sur la colonne vertébrale pour se fixer à la base de la queue, de linus vert foncé et blanc. Je crois, depuis ma première rencontre avec un Rrrrien, qu'ils surpassent en grâce et en harmonie toute autre espèce. Voir Auchi Minn m'a convaincu qu'elle est l'être le plus gracieux,

le plus sensuel. Sa présence m'attise, à chacun de ses mouvements le sang me pulse au bas-ventre.

Mais son trait le plus troublant est autre. Elle prophétise; paroles obscures qu'elle se refuse à clarifier, ses prophéties concernent Garc et son influence sur l'évolution de l'univers. Pythie, prêtresse elle rend un culte à l'incommensurable subespace. Qu'on la loue ou la ridiculise, elle continue ses incursions dans le monde des devenirs avec la même inaltérable sérénité.

Sans doute devrait-elle m'inquiéter celle qui, sans avoir été prévenue, attendait mon arrivée. Je me sens aussi bien dans ses griffes qu'enlacé par une brune Trenettienne. Douceurs et délicatesses, une vie pleine d'étonnantes surprises. Avez-vous déjà été caressé par une chatte de 80 kilos? Sentez sa langue légèrement râpeuse sur votre corps dans votre bouche glissant dans votre oreille. Sentez vos doigts explorer la fourrure soyeuse s'attarder à la base des oreilles de la queue exciter les mamelons. Sentez les longs poils qui effleurent votre peau vous font frissonner. Sentez la chaleur, la puissance, la souplesse de ce corps que vous étreignez. Sentez ce voluptueux plaisir. Surtout, surtout sentez ce contact, cette fusion de deux intelligences et vivez les hallucinations de la pythie, voyez ces images que les obscures prophéties traduisent difficilement, ce vertige de scènes enchevêtrées, mélanges instructurables de Garc.

Le plus étonnant de cette divination, c'est que ça marche. Je ne vois qu'un amas d'images, flashes successifs de Garcs, dans diverses situations, postures, activités, à peine discernables et elle, Auchi l'illuminée, en sort des paroles obscurément prémonitoires.

Que fais-je dans ce merveilleux labyrinthe? Nous deux, descendants de Garc, réunis par sa volonté, pourquoi? Officiellement, je dois découvrir le secret de la pythie. L'hypothèse de Garc est qu'elle a hérité, plus qu'aucun autre de ses rejetons, de «gènes» subspatiaux. Belle jambe, c'est aussi celle d'Auchi. Et comment Garc eût-il pu l'ignorer? Alors? Ma situation, un peu ambiguë, n'a rien de désagréable; Auchi, bien qu'elle soit imprégnée de mysticisme du bout du museau à celui de la queue, est une compagne charmante, une amante à nulle autre pareille.

Garc est toujours sur Griboue, les Stritiens sont rentrés chez eux, les Plhâiens sortent grandis de l'altercation. Rien ne s'explique, les félicitations que Garc m'adresse me semblent injustifiées: qu'ai-je à voir dans la renonciation stritienne?

J'enfile le temps d'un rêve et reste songeur.

Auchi ronronne, se fait plus caressante que jamais. Je vais être père; félin ou humain, nous verrons bientôt. Garc l'aurait-il appris? Il savait avant nous, avant moi. Si non, pourquoi des félicitations.

Tout ça me rend mal à l'aise. Que veut-il? Comment discerner ses projets, tout s'embrouille dès que l'on tente de dépasser l'apparente ingénuité de ses actes.

Auchi sait, beaucoup mieux que moi elle sait, mais ne désire pas m'éclairer. Elle dit que je dois apprendre à lire les hallucinations et les prophéties, qu'elle ne peut m'aider (qu'elle ne parviendrait qu'à m'entraîner sur de fausses pistes). Peut-être est-ce vrai...

Hallucinations, après le choc initial elles ne m'ont plus troublé. J'ai pu y observer une évolution de texture, de qualité. Je n'y comprends toujours rien. C'est mon influence que reflètent ces changements: Auchi le croit; je ne peux que le croire. Il faudrait que je puisse mieux définir la nature des modifications: éventuelles informations.

Mon incompréhension se nourrit d'un tumulus de données. Toujours la tentation de classer, de séparer; plus j'organise moins j'y vois. Il me faudrait tout appréhender, les conséquences et les faits, globalement et indistinctement. Cesser l'analyse qui, consciente, rationnelle, m'égare plus qu'elle m'éclaire. Laisser libre cours à l'organique, décoder les réponses constamment suggérées. Ouverture et tri.

Expectatif sans angoisse, j'abandonne mes conjectures. Je m'ouvre aux visions fantasmatiques.

J'erre dans l'ancre de ma féline amante, couloirs en clair obscur, ombres de lits suspendus, coussins, jardins d'aromates. Elle repose dans une tache de soleil, tandis que

je vagabonde de corps et d'esprit dans ce monde qui m'échappe. Un brouillard léger cache le sol, s'infiltré dans mes circonvolutions cérébrales. L'incertitude de ma progression s'inscrit dans les volutes ocres de ce tapis mouvant; mes regards scrutent l'indéfini et donnent corps à mes fantasmes, délires lucides d'un esprit gueux.

Révolution après révolution, Rrrr promène mes réflexions dans un indifférent espace orbiculaire. Je sèche sous une pluie d'inconnues. Le mur des possibles m'écrase de son architecture baroque. Je croupis dans ma peur stupide de ce mysticisme rrrrien, crainte atavique née des désastres religieux qui constellent l'histoire humaine. Je moisiss hors des impénétrables desseins de Garc.

Et père d'hétéroclites rejetons, trois petits hybrides, plus ou moins félins, plus ou moins humains, trois êtres, trois phénotypes. Que se cache-t-il derrière ces apparences? Auchi est très heureuse. Malgré tout, malgré ses visions rassurantes, elle craignait qu'ils ne soient pas viables; l'hérédité garquienne y a pourvu.

Le matin Matoin s'amène dans une fantasmagorie d'interjections lumineuses. Il arrive toujours ainsi, à l'improviste, rayonnant ou absorbant, Garc sait pourquoi. Il vient me mettre au courant, me raconte des tas de choses, toujours vraies, mais jamais tout. Il s'amuse avec les enfants, courtise et charme quelques Rrrriens, festoie avec eux, avec nous. Disparaît comme il était apparu.

En filigrane de toutes ses missions, de tous ses déplacements, une constante recherche, une obsession unique: découvrir les deux planètes tuées. Dans tout l'univers, deux planètes ont tourné, tournent peut-être encore, qui furent détruites par les êtres nés de leur limon. Deux planètes dont l'héritage nous est venu à travers quelques fuyards de l'espace. Deux espèces cruellement déterminées qui ont survécu aux cataclysmes qu'elles ont déclenchés: Stritiens et Humains. Glix et Terre: deux noms relégués aux oubliettes, couverts de honte.

Et Matéo a trouvé, dans de quelconques archives abandonnées, une vague indication sur la Terre, mot qui vibre douloureusement à mon tympan d'Humain. Itinéraire poussiéreux qui mène d'un antique document à une planète recluse dans un très profond refoulement ancestral.

Il n'a pu éviter de m'y inviter, et qu'aurais-je pu faire, sinon accepter? J'irai donc à la recherche des terres qui sentirent la poussée de mes racines. Archéologue amateur coincé entre mon désir profond de retrouver le mythe et le tabou millénaire, faix qui paralyse.

Second départ avec le Matoin, voyage dont l'issue risque d'être plus étrange encore que celle du premier. Une distorsion intérieure me divise en une multitude de discours simultanés, canon de Pachelbel repris à l'infini. Maelström de mots qui aspire ma raison et me laisse pourtant d'une lucidité

de glace. Verbe halluciné qui mord ferme dans la graisse et dans la viande.

Je converse avec le luminaire Matéo et il se rend à peine compte de mon effarement; tellement frénétique est son excitation qu'elle tient de l'exaltation. Il rêve déjà de découvertes vertigineuses alors que nous ignorons toujours si la planète et le système existent encore. Je le recalerais pour sa seule patauderie, une véritable ingénue en chemise de nuit, Mlle la Pudica elle-même.

Quel muscle que ce cerveau qui nous dérive, brassant et culbutant si bien qu'il nous perd. Que de barrages rompus pour qu'un tel déferlement inonde nos circonvolutions poussiéreuses et qu'y surgisse une utopie de mémoires et de chimères. Comment diable une telle expédition peut-elle espérer obtenir quelque succès?

Sur Aldébaran, avec la quasi-certitude qu'il s'agit d'une piste fraîche, nous fouillons bibliothèques et archives publiques, vainement. Alléguant nos qualités d'archéologues, nous nous sommes mis en quête d'autres sources d'information. Nous apprenons l'existence d'une très vieille banque de données et, du même souffle, que l'accès en est strictement interdit, même aux membres du directorat aldébarien. Nous voulons connaître les raisons de l'interdiction; personne ne peut nous répondre. Il y a si longtemps que pèse la prohibition que personne ne connaît la ou les causes de sa promulgation. Nous parlons, discourons. Si bien que, malgré le

climat créé par la très vieille tradition d'anxiété, on nous accorde d'explorer les précieuses informations. Condition expresse, les Aldébariens seront immédiatement informés de toute découverte.

Nos espoirs étaient fondés. Récapitulant, poussant plus avant notre quête, nous découvrons qu'Aldébaran a été colonisée par les rescapés du massacre terrestre. Ils ont créé un mythe, une civilisation phoenixiale, anxieuse, mais convaincue qu'elle ne peut s'éteindre, que de chaque combustion elle renaîtra.

Les Aldébariens réagissent à la nouvelle et font jouer leur sagacité pour la tourner à leur avantage, créant une vague de «liberté scientifique et d'assomption adulte et honorable d'un passé qui a trop longtemps été occulté alors qu'il mérite qu'on l'évoque avec le respect dû à la légende».

Et nous voilà, archéologues impénitents, le vaisseau gréé, munis de données, de cartes désuètes et des meilleurs vœux des Aldébariens, prêts pour l'assaut final. Nous franchirons l'espace qui nous sépare encore de cette étoile: le Soleil. Et ce mot, malgré les millénaires qui m'en séparent, malgré les dizaines de soleils que, déjà, j'ai vus, malgré l'absence de toute image si ce n'est l'idée d'une étoile jaune, ce mot me remue les entrailles. Et le Soleil est toujours là! D'ores et déjà nous savons cela.

Sur la route, nous découvrons la Terre (Terre! crie la vigie). Là où elle devait être, en un seul morceau. A bord

c'est la fête. Matéo et moi trinquons. Les espoirs les plus fous fleurissent... S'il s'y trouvait des survivants! Serait-ce les semi-barbares des contes de science-fiction... Même si nous savons, croyons savoir, que nous ne trouverons qu'un caillou légèrement radioactif. Et Matéo irradie du bleu intense de ses vibrantes jouissances.

Bien avant l'arrivée, se révèle à nous une planète couverte de verdure d'un pôle à l'autre. Ce qui, naturellement, est impossible, étant données l'orbite et l'inclinaison. Une petite rastafiole de planète toute verte et tempérée. Une planète climatisée ne saurait être habitée par des barbares hirsutes, ou alors... Ainsi de conjectures, sur quelques millions de kilomètres.

Jusqu'à l'arrivée, jusqu'à ce qu'on nous apprenne...

C'était en 2001. Depuis 1945 le monde vivait en paix; cela voulait dire que les guerres se livraient hors des frontières des superpuissances, sous leurs regards attentifs. Le professeur Lebrun savait que, encore une fois, oscillant comme un biorythme, la tension mondiale approchait d'un imaginaire seuil critique. Mais il ne se sentait pas particulièrement concerné.

Frédéric Lebrun, professeur de biologie marine au laboratoire d'océanographie de Rimouski, à 48 ans, était un spécialiste mondialement reconnu de ces écosystèmes que sont les fjords. C'est pourquoi la Finlande l'avait invité à superviser une étude globale de l'état de santé des fjords finnois.

Le 24 juin, dans ces régions nordiques, le soleil ne se couche pas. Et le professeur Lebrun posait le geste romantique de rigueur: il allait admirer le soleil de minuit. Seul. Songeur. Il pensait à son divorce. Il arrivait au sommet du tumulus rocheux qu'il avait choisi comme observatoire lorsque, sur sa gauche, dans un coin d'ombre, une iridescence légère attira son attention.

C'est ainsi que furent «découverts» les Snarks. Ce sont, on le sait, des êtres semi-matériels et, caractéristique non négligeable, légèrement rayonnants. On en connaît trois races dont le trait distinctif est le diamètre au repos. En effet, tous les Snarks deviennent, au repos, sphériques. Les Toves, les plus petits, font 27 centimètres de diamètre; pour les Borogoves la mesure est de 84 centimètres; de 1 mètre 38 pour les Bredoulochs, mieux connus sous le nom de Boujeums. Lorsqu'ils sont en action, les Snarks, quelle que soit leur espèce, peuvent prendre toutes les formes, et atteindre un volume d'environ dix mètres cubes. On sait aussi qu'ils vivent de préférence sur les côtes escarpées, les falaises, marines ou lacustres indifféremment.

Le prof Lebrun, donc, vit et s'avança. Il connaissait la grande chronique La chasse au Snark, mais ce n'est pas pour cela qu'il s'approcha prudemment car, comme la majorité de ses contemporains, il n'y voyait que fiction de poète. Et puis il n'aurait pas su reconnaître un Snark. Et il n'était pas boulanger, alors... S'il s'avança prudemment vers l'étrange

lueur, c'est que Frédérik Lebrun était un homme prudent. Il vit ce qui lui sembla une bulle de savon, de près d'un mètre, à l'irisation irradiante. Juste en dessous, un cube noir mat de 5 centimètres d'arête qu'il reconnût comme l'un des pièges à polarisation sphéroïdale qu'il utilisait pour la capture des oiseaux et des petits mammifères. Il crut, d'abord, que, défectueux, le piège produisait cette irisation. Il en vérifia le fonctionnement, charabia technique dont nous vous épargnerons le détail. Et dut admettre que c'était bien quelque chose, là, à l'intérieur du piège.

Frédérik Lebrun, professeur et chercheur, était étonné, ému, pas du tout angoissé, mais absolument incapable de réfléchir. Il restait les yeux ronds, immobile, muet, stupide.

A 48 ans, le professeur Lebrun avait compris, depuis un certain temps, qu'il pensait mieux lorsqu'il était détendu. Aussi entreprit-il de se détendre. Il pensa que s'adresser à la sphère comme si elle avait été un farfadet le détendrait. Ce ne fut pas par hasard qu'il songea aux farfadets. La faible lumière, l'heure, le lieu s'y prêtaient. Et sa mère était d'origine irlandaise; alors, forcément, il s'y connaissait en farfadet.

Farfadet Farfadet

Tu es mon prisonnier

Si tu dis l'alphabet

Si tu livres ton or

Et protèges des sorts

Tu as mon amitié.

dit-il. Mais ça ne le détendit pas. Ou plutôt quelque chose se produisit qui empêcha l'effet attendu de se manifester. Ce fut la fulgurante métamorphose de la sphère en une espèce de nain caricatural, au gros nez, aux oreilles en chou-fleur, aux favoris noirs exubérants, à la peau foncée, la tronche coiffée d'un inepte petit chapeau conique, vert, sur lequel était piqué un rameau d'épinette, accoutré d'un ridicule ensemble à la Robin des bois, vert lui aussi. Le petit monstre le fixait; ses yeux d'un noir insondable, enfoncés dans leur orbite, crépitaient de malice. Alors le gnome lui lança, de sa voix fluette et pourtant d'une densité quasi tangible: - Dis donc Quidam, où est-ce que t'as pêché cette vieille salade?

Il avait beau ne pas y croire, ce qui l'ébranlait, le professeur Lebrun savait vraiment y faire avec les farfadets. Aussi, comme un homme soûl dialogue avec les éléphants roses, il n'accorda aucune attention à ce qu'avait dit l'être et poursuivit:

Farfadet Farfadet

Tu es pris t'ai-je dit

Si tu dis l'alphabet

Si tu livres ton or

Et protèges des sorts

Je te paie un whisky

Alors le petit bonhomme vert se métamorphosa. Là où se trouvait un gnome moqueur, c'est sa propre image que voyait maintenant Frédérik. Et il n'était pas très beau à voir: le regard vide et bête, la mâchoire décrochée. Et son état s'aggravait de seconde en seconde. L'image se gonflait comme un ballon, son visage enflait vers une grossière monstruosité... Et cela éclata.

Frédérik Lebrun était persuadé qu'il était absolument dingue. Il imaginait très clairement que son cerveau avait changé d'apparence pour, soudainement, devenir indiscernable d'une purée de pois. Mais même dingue (et peut-être surtout ainsi, car s'il se fut cru sain d'esprit aurait-il osé poursuivre) Frédérik s'y connaissait en farfadet, incontestablement, car voici ce qu'il fit: tout en envoyant une prière vers le ciel (chose qu'il n'avait pas faite depuis son huitième anniversaire, car il n'y croyait plus: ni au ciel, ni à l'enfer, ni aux dieux de cette sorte), en faveur de sa maman, il récita:

*Farfadet Farfadet
Pour la troisième fois
Si tu dis l'alphabet
Si tu livres ton or
Et protèges des sorts
Tu es roi! par ma foi.*

Sur quoi le lutin vert, réapparu après l'explosion, et qui, jusque là, s'évertuait en grimaces et pitreries, s'immobilisa, le fixa intensément avant de dire:

- Fort bien, Quidam. Tu sauras, je t'expliquerai tout. Mais, immédiatement, tu dois savoir le grand secret.

Je ne suis pas un farfadet.

Je suis un Snark, Quidam!

Et le rire dilata le petit bonhomme jusqu'à en faire une sphère irradiant vers le bleu.

Frédérik avait suivi, maintenant il décrochait.

- Merde, dit-il. Et il grimpa les quelques mètres qui le séparaient encore du sommet du coteau.

Le Snark sur ses talons. Car, bien sûr, il pouvait glisser sa structure semi-matérielle à travers le champ de force, et s'il s'y était installé c'était pour priver les maringouins et autres moustiques du plaisir de voler dans sa lumineuse personne. Ce qui lui rend la lumière vacillante et la patience volatile. Et qui ronchonnait:

- Hé Quidam. Fais pas la gueule. Ah quel bordel d'humain. Il sort un tas de vieux salamalecs et quand on veut lui

*répondre il fout le camp en proférant des grossièretés.
Bordel d'humain. Hé Quidam?*

*Impassible, Frédérik Lebrun regardait le soleil embraser
l'horizon nord.*

*Sur ce, jugeant par l'expérience millénaire des Snarks,
Pikkhô, car c'est sous ce nom qu'il fut connu des humains, se
tut et attendit. Et peut-être se concentra-t-il, lui aussi,
sur l'horizon.*

*Car, pour cette raison ou pour une autre, lorsque
Frédérik Lebrun se leva, prêt au retour, il y avait à son côté
une lanterne rouge. Il abandonna toute idée de résistance, de
réticence et se dit qu'étant fou il serait stupide de, en
plus, se casser la tête. Autant en profiter et halluciner un
bon coup; ça ne peut pas être plus emmerdant que l'image du
siècle.*

Alors ils causèrent.

*Quelques jours plus tard, en première page, mais pas en
manchette, de presque tous les quotidiens de la planète, cette
nouvelle:*

Une nouvelle forme de vie découverte en Scandinavie

*La manchette de ces mêmes presque tous les quotidiens de la
planète ressemblait à ceci:*

*Colons pour Aldébaran, départ dans
treize mois*

Ce qui fut.

Et la colonie fut.

Car la découverte des Snarks n'avait été, pour la grande majorité des Terriens, qu'une vague vague vite oubliée dans le déferlement inflationniste de l'information: la tension est-ouest, nord-sud, Terre-Ciel; l'expédition de la dernière chance: Greenpeace dans les étoiles... Seuls quelques biologistes et quelques littérateurs avaient réellement été atteints par l'événement. Et les uns et les autres pour des raisons diverses.

Puis il y eut silence. Ce pendant Pikkhô, Frédérik et quelques autres négociaient, complotaient.

Un étrange projet qui prit cette forme:

Imaginez les États-unis en 1960. Dans une cabane au fond du désert un écrivain de science-fiction cherche une histoire. Il est à des centaines de milles du premier lieu habité. Tout à coup, à son troisième whisky, on frappe à la porte; sans aucun bruit précurseur. Il se lève et va ouvrir, pur réflexe. D'abord il croit qu'il n'y a personne, puis il voit un petit bonhomme vert et, plus ou moins, l'invite à entrer. Mais aussitôt le nabot difforme se met à houspiller l'écrivain. Tant et si bien qu'il finit sa soirée soûl et en rogne.

Se lève le lendemain, croyant au mauvais rêve, pour bientôt se trouver nez à nez avec un petit bonhomme vert, le même ou un autre.

Car il se trouve qu'ils sont des milliers à être apparus simultanément, partout sur la planète. Ils sont équitablement répartis, statistiquement et tenant compte des écarts types et

des marges d'erreur. Et leur défaut, le plus amèrement regretté, peut-être, outre leur grossièreté, leur impertinence, leur impolitesse, leur voyeurisme, est qu'ils ne mentent pas.

Si l'un d'eux dit à un type «ta femme te trompe», le type peut être sûr que c'est vrai. S'ils gueulent partout qu'«un politicien vient d'empocher une villa au Chili et un compte bancaire en Suisse pour ne pas resserrer les normes de sécurité dans l'industrie nucléaire», c'est vrai.

Et c'est le genre de nouvelles que les Martiens, ainsi qu'on dit, prennent un virulent plaisir à communiquer et diffuser.

Que ce soit le petit pickpocket de quartier ou le grand parrain mafioso, personne ne peut espérer échapper à leur franche indiscretion et à leur goût prononcé pour la scatologie. Cela n'est pas sans causer quelques désordres.

Les régimes de terreur, de fraude, de violence, de mensonge, couple ou tribu ou état, n'y survivent pas. Par contre les névroses et les syncopes croissent (mais pas la psychanalyse, bien qu'elle l'eût cru).

Mais finissons-en de cette histoire de désagrégation.

Que ce soit l'effet du grand juju d'un sorcier comme le croient quelques centaines d'Africains; ou l'effet du bricolage d'un vieux patenteux de Chicago qui en voulait aux Martiens parce qu'ils avaient fait emprisonner son seul copain; ou parce qu'un écrivain de science-fiction convaincu

d'avoir inventé les Martiens, seul dans son désert, à son troisième scotch, entend le ronflement d'un moteur à explosion, voit des phares traverser sa fenêtre, entend frapper à la porte, se lève et ouvre à la femme qu'il désire: les Martiens, un jour, instantanément, regagnent leur home.

La société plutôt émiettée.

Mais l'histoire ne se conforma pas à la lettre à ce qu'avait, par anticipation, relaté l'écrivain. Dans le temps, d'abord, nous notons un retard d'une quarantaine d'années de l'histoire sur le texte. Dans le dénouement, ensuite, quand les Snarks, toute possibilité de guerre anéantie, se firent connaître pour ce qu'ils sont.

A ce moment les colons étaient déjà loin; et, sur Terre, après le grand dépoussiérage, on pensa plus à refaire à neuf qu'à leur courir après.

Et c'était fort bien. La variété, c'est le potentiel du plaisir. Le temps viendrait où les exilés, ayant surmonté leurs mythes, reviendraient pour voir et savoir.

Je vais comme un zombi mariné: empêtré dans mon intense joie à vivre cela, sur ce sol, avec des Terriens, Snarks et humains, et avec l'iridescent Matéo. Je laisse aller ma folie dans ses exubérances les plus farfelues, en compagnie de ces nombreux fous heureux, créateurs intarissables. Dans ce paradis vert et chaud, dans leur journée de soleil, prêt et ravi: étonnement extatique de cette incroyable civilisation. Je délire furieusement et Matéo n'en fait pas moins, nous

voulons tout voir, tout savoir. Chaque nouveau pas nous amène une surprise, d'ingéniosité ou de simplicité.

Envoûté par ce que je vis, incapable de me dissocier un seul instant: un rêve halluciné, un véritable choc métabolique, un éclatement des linéaments. Comme le charme d'un nectar divin. Subjugué par les Humains de la planète verte, séduit par les Snarks nébuleux et scintillants.

Matéo partira. Je resterai.

Moi. Sur cette planète. Sur cet insolite sol qui vit naître les ancêtres de mes ancêtres. L'enfant prodigue.

J'y resterai pour renouer avec ces racines inconnues. Du temps. Ce ne sera pas un labeur. Et comme lors de mon séjour sur Rrrr le joyeux Matoin apparaîtra sporadiquement.

Un jour on m'apprendra que Matéo a finalement déniché Glix. Aussitôt je me mettrai en route. Pour avec lui célébrer, mais aussi au cas où. Car sait-on jamais comment va réagir un Matoin quand, après avoir consacré pendant des années le meilleur de ses efforts à un projet, il se trouve tout à coup comblé?

Je ne m'étais peut-être pas trompé. Je trouve Matéo oscillant de l'exaltation arc-en-ciel à une terne et inqualifiable morosité. Bien vite, cependant, je constate que son état n'a rien d'alarmant. Simplement il cherche un nouveau prétexte à son incessante odyssée dans l'univers. Et, je le

pressens, sa nouvelle chimère sera d'un irréalisme insurmontable.

Nous, Humains, pouvons comprendre la passion de la quête.

- On est là. Rien arrive.

«Tu me racontes des histoires où il semble rien arriver, où ce qui arrive arrive comme si arrivait rien.

«Descendons maintenant avant que se densifie l'ombre et que se décuple le danger de s'esquinter la tronche, de se rompre les pompes, de se métamorphoser la crasse en carcasse.»

Et tandis qu'Aurace ramasse, enterre, nettoie, Philippon rougeoie paresseusement, comme distraitement. Et le soleil qui rougeoie aussi s'éclabousse sur le nickel poli.

Et j'en profiterai pour, brièvement, dans mon style descriptif indirect libre, planter le décor. Sur une colline de quelques dizaines de mètres de dénivellation sont Aurace et Philippon. Au sud, les collines se multiplient et s'élèvent. Au nord, à leurs pieds, Rimouski qui plonge dans l'ombre et trace un dédale en points lumineux. Après, l'ombre nue du fleuve et la tache sombre de l'île Saint-Barnabé. Toujours au nord, une immense boule rouge, entre les nuages et les montagnes de la côte nord, donne au ciel des teintes roses et grises qui rappellent étrangement le décor du Vol Lent.

L'Est et l'Ouest, on les oublie.

Les descentes simultanées du soleil, d'Aurace et de Philippon font que ces derniers arrivent à la ville à la nuit

tombée. Pour n'en pas faire autant, Aurace opte pour se soutenir. Après s'être, chez lui, délesté des résidus du pique-nique, ce seront quelques grosses bières au Vol Lent.

Philippon, qui n'a pas émis un mot pendant la première partie du trajet, de la montagne au domicile d'Aurace, jugeant sans doute que son compagnon n'est pas dans un état d'esprit adéquat pour le bar, met à profit la paisible déambulation urbaine pour le distraire de:

Sérénades schizoïdes

Pour tous, la station orbitale S-23 était un ghetto. Si l'on accepte que les variables individuelles sont minimales, on peut considérer que deux concepts couvrent ces perceptions, bien que ce ne soit pas réellement des concepts mais plutôt les cristallisations de réactions émotives.

Ceux qui, comme Luc Lalande, n'y vivaient pas considéraient l'endroit comme un repère de psychosés, psychotiques, schizophrènes, paranoïaques et maniaques de toutes espèces. Ces gens n'aimaient pas S-23. Certains d'entre eux formaient le projet de se débarrasser de cette racaille en la propulsant dans l'espace. Un groupement clandestin travaillait activement à la mise en oeuvre d'un tel plan: les Onagriens.

Les autres y vivaient dans une paix et un bonheur anarchiques: tantôt dans le calme; tantôt dans l'excitation et

la fébrilité. Et la vie s'y déroulait, avidement happée par ces monstres de l'espace, parfois chaotique, jamais terne.

Élise massait, avec de l'huile barattée pendant 3883 heures par le piston du régénérateur d'oxygène, le dos de Grant lorsqu'il vint à l'esprit de ce dernier (paranoïaque notoire et chargé de la sécurité des habitants du bord, en plus d'être un informaticien génial et un électronicien hors pair) un nouveau plan de brouillage des commandes de navigation. Il tira à lui un terminal, programma immédiatement son schéma de blocage, portant à dix-huit les barrières de protection.

Outrée par ces soudaines contractions musculaires, Élise entra en transe empathique avec le huitième secteur mnémonique du cerveau Complex-1. «La vacuité interstellaire et son influence sur la perte des cheveux par J.J. Rouss ... la plus belle preuve de l'impertinence de ceux qui prétendent à un transfert du concept de vacuité de l'espace interstellaire à mon cerveau est, sans contredit, ma calvitie qui a cette origine. Mes recherches, menées sur les lieux, ont...»

Luc Lalande se trouve devant une difficile alternative; grâce à un habile chantage, les Onagriens l'ont mis à leur merci: s'il n'accepte pas de collaborer avec eux, ils peuvent l'expédier sur S-23. Il est le meilleur informaticien de la planète, sans doute le seul capable de découvrir et de neutraliser les multiples verrouillages protégeant les commandes du satellite. Il est aussi profondément humaniste et l'idée

d'envoyer S-23 dans l'espace provoque en lui un déchirement éthique. Et la seule idée de devoir vivre dans la station le terrorise. Des ancres d'une solidité à peine concevable maintiennent ses préjugés à propos de cet `enfer volant`.

Grant se sent rassuré, autant qu'un paranoïaque puisse l'être; ses programmes sont si sophistiqués qu'aucun informaticien n'en possédant pas la clé, les clés, ne pourrait parvenir jusqu'aux commandes. Pourtant, tapi dans un coin de son cerveau, un nom. Il ne parvient pas à le trouver mais sent sa présence. Une menace terrible, un monstre dangereux qu'il croyait avoir rejeté hors de son univers. L'Ennemi, le seul, celui qui peut vaincre. Oppressante hantise qui revient l'aiguillonner alors qu'il touchait enfin un havre de quiétude.

«...le phénomène de résonnance n'a rien de nouveau mais il ne me vint pas tout de suite à l'esprit qu'il pouvait être en cause. J'ai d'abord porté mon attention vers les rayonnements durs, boucs émissaires idéaux...»

Grant s'est réfugié dans sa cabine et pitonne comme un dément sur sa console mentale; recherche enragée du code d'accès à cette zone floue, refuge du monstre mythique menaçant son univers. Les assauts directs ayant été vains, il détourne son offensive, scrutant les aires adjacentes à la recherche d'un quelconque fil d'Ariane, égaré dans un réseau arachnéen.

La station orbitale S-23 a la forme classique de la roue, en son moyeu se trouvent les laboratoires. Dans l'un d'eux une femme de trente-huit ans s'affaire devant un assemblage complexe de brûleurs, fioles, alambics, tubulures et instruments de mesures. Ses yeux sont verts et vaporeux, ses cheveux roux, ses mains perdues dans des manipulations délicates. Pharmacologue et biochimiste, elle se spécialise dans la synthèse des drogues hallucinogènes, dans leur expérimentation. Elle est présentement sous l'effet d'une concoction de LSD, de THC, de mescal, de cocaïne et d'une certaine quantité d'éléments mineurs. Elle tente de mettre au point un cristallucinogène dont la propriété théorique est de produire des concepts philosophiques en forme de conglomerats cristallins.

«...lorsqu'il m'apparut clairement que la chute des cheveux n'est qu'un effet secondaire je réorientai mes recherches. Comme l'analyse détaillée des hormones ne révéla rien d'anormal, je fis une étude radiesthésique de la plante de mon pied gauche...» Le train d'ondes cérébrales d'Élise révèle qu'elle glisse lentement vers le sommeil.

Luc a beau être un génie en informatique il n'a jamais forcé de système de protection, il ne sait trop comment procéder. Il décide d'entrer dans les banques de données de Complex-1 et de tâter le terrain de l'intérieur. Autrefois, alors qu'il explorait les mémoires du géant planétaire, il a vu un ouvrage sur la perte des cheveux. Les bribes qu'il en

avait lues lui avaient semblé extrêmement farfelues. Une voie d'accès.

Grant sait qu'il n'a rien à craindre de Valérie mais il n'aime pas le flou de ses yeux; ce voile dans son regard l'a toujours mis mal à l'aise. C'est pourquoi il regarde ailleurs en lui demandant de l'aider à forcer ce coin de sa mémoire qui lui résiste. Elle lui donnera ce qu'il demande mais elle lui parle d'abord de sa nouvelle création, de ses effets théoriques. Grant est intéressé, il perçoit déjà des programmes cristallins scintillants dans les circuits de Complex-1. Il retourne s'enfermer pour la chasse au fantôme.

Les Onagriens vivent de haine et d'espérance (peut-être aussi de jalousie). Ils surveillent le travail de Luc sans vraiment comprendre; peu leur importent les moyens, seule la fin compte. Anxiété et exaltation alors qu'approche le grand moment, le couronnement d'innombrables efforts. Le vin doux qui effacera l'amertume des échecs successifs.

Une silhouette en ombre chinoise exécute, sur une surface qui pourrait être le dessous d'un pied de géant semé de plis profonds et poussiéreux, des gestes évoquant vaguement une danse de la fertilité...

«ravivant en moi des souvenirs précis, il m'apparut vraisemblable qu'un effet secondaire de cette résonance fût la

perte des cheveux; sans égard à l'apparente distance des ongles aux cheveux...»

Des pas feutrés. S'approchant de la porte il examine l'archaïque système d'alarme; tout ce qu'il y a de facile à débrancher. La serrure crochetée sans heurt il pousse, de son épaule gauche, le battant. Un trait de lumière part de son poing droit, s'écrase sur le sol, à ses pieds. Il dirige le faisceau vers le fond de la pièce découvrant, pour les perdre aussitôt, les pieds d'une chaise, le grand bureau (en partie), le fastueux fauteuil du recteur; il immobilise la lumineuse circularité, quelques instants, sur un affreux portrait du fondateur de la fac. Il suit l'oeuf lumineux qui se déplace sur le parquet. L'horrible est décroché. Le coffre apparaît comme une plaque de froid métal. Un long travail pour formuler la combinaison correcte. La plaque glisse dans le mur, vers la gauche. Une enseigne lumineuse et clignotante, un nom. Le choc fait fuir la métaphore. Grant tremble, recroquevillé sur son lit, foetus frappé de la maladie de parkinson.

Concupiscence plus que fertilité. Cette vision le fascine et l'abasourdit. Présence baroque dans ce traité incongru. Cela pourrait être une plaisanterie d'étudiant s'il n'y avait cette énorme émanation de vitalité, irréelle de puissance. Contemplation brève d'une éternité à laquelle il se soustrait aconsciemment en désactivant la liaison. Son

esprit reste suspendu entre S-23 et l'obscur salle où son corps est assis devant un terminal.

Bien qu'il ne soit pas question de pudicité il faut conserver un minimum de discrétion. Élise est offusquée. Comment peut-on oser s'introduire dans les rêves de quelqu'un! Non qu'il y ait eu geste incorrect, même que ce regard posé sur elle lui semblait plutôt flatteur, mais il s'agit d'une question de principes. Elle ne peut tolérer que l'on viole ainsi son intimité. L'essence du geste lui suggère une indécente promiscuité.

Grant s'est ressaisi rapidement. Il connaît bien son ennemi. Cela ne le rassure pas, lui indique quelle forme prend le danger. Luc et lui ont été longtemps compagnons d'étude, presque amis même. Il se rappelle leurs débuts, quand ils exploraient les mémoires du géant. Les découvertes farfelues, les sections intéressantes sur lesquelles il faudrait, se disaient-ils, revenir. Tous ces souvenirs refoulés parce qu'ils forment le prologue à l'exil. Le plaisir avec lequel il les évoque maintenant que S-23 est assumée. Il fallait qu'Élise choisisse ce moment pour venir l'importuner avec son éthique de l'intimité. Que croit-elle? Qu'il peut interdire l'accès à l'ordinateur chaque fois qu'elle entre en transe? Elle sait pourtant que le libre accès aux banques de données est un principe fondamental sur S-23; et ça vaut autant pour la huitième section que pour n'importe... quelle autre.

L'image circule dans son cerveau, y éveillant des échos inconnus. Des considérations multiples aux teintes envoûtantes et nostalgiques. Un travail qu'il ne sait pas encore être de démolition. Il sait qu'il pourra contourner tous les blocages imaginés par Grant, s'il le désire.

Valérie y croit avec peine. Grant est là, ses yeux plongeant dans les siens, il ne sourcille pas. Il parle lentement, posément, lui expliquant ce qui, croit-il, va se produire; la lutte qui s'engage. Elle voit loin en lui, n'y trouve aucune peur. Une résolution sans espoir ni désespoir miroite dans ses yeux bruns. Les mots l'atteignent et il n'est plus question de brouillage ou d'informatique; ils flottent sur un sourire. Elle tend les bras, se détend contre son corps.

Grant suit la progression de Luc à travers le labyrinthe de blocages, lente mais sûre. Il sait, pense Grant. Il le laisse avancer sagement sans tenter de le neutraliser, que lui importe maintenant qu'ils les éjectent dans l'espace.

Il a toujours eu cette passion des vieux systèmes de sécurité mécaniques et électriques, se dit Luc, alors qu'il désactive des métaphores numériques de sonnettes d'alarme, qu'il force des fantômes de coffres-forts, série interminable de transpositions chiffrées. Profondément, en lui, une silhouette ouvre des portes et entasse de vieux objets inutilisables, périmés. Purification par le feu et le geste. Au bout du tunnel Grant a laissé un signe, gage d'amitié et

invitation. Luc en est heureux mais son plan est déjà arrêté. Les dernières volutes de fumée s'évanouissent. Le plan de vol est programmé, avec un petit supplément.

Élise sait que ces yeux n'étaient pas voyeurs, elle songe à leur étonnement, leur douceur, leur fascination. Sa respiration est lente et régulière, parfaitement contrôlée. Entièrement concentrée sur ce regard elle entreprend, sans appréhension, une transe maîtrisée, dirigée. Il lui faut retrouver ce regard.

Une forme se tient là où n'était qu'une silhouette, radieuse de vie. Il ne sait comment, des mots résonnent dans sa tête, des questions auxquelles il répond sans répondre. La danse se fait lascive, subjuguante. Une explosion de tendresse, de rire, de bonheur. Seul dans sa tête, le regard dans l'espace.

Les Onagriens saisissent Luc, le mènent, à travers rues et couloirs, portes et escaliers, vers le destin qu'ils lui ont réservé. Son manque d'enthousiasme, les subterfuges qu'ils ont dû déployer pour obtenir sa collaboration, sont des dangers. L'ordre d'extradition est déjà signé, tout est prêt. Il disparaîtra avec les autres.

S-23 délègue toujours quelqu'un pour accueillir les nouveaux venus. Grant, Valérie et Élise attendent dans la cour-sive adjacente au sas d'arrimage. Quatre personnes sont là pour se connaître, se reconnaître, prêtes.

S-23 poursuit ses ellipses orbitales.

Une histoire sur mesure qui les conduit du seuil d'Aurace à celui de l'établissement. Qu'ils ne franchissent pas, préférant plutôt s'installer sur la terrasse (qu'on pourrait croire n'être qu'un seuil mégalomane).

- Je crois Philippon, dit Aurace, que je commence à apprécier ton art. Il y avait dans cette dernière histoire une rythmique fort singulière.

- Ou ton pas qui t'abuse, ton pas qui t'emporte.

- Quel coquin coquet! Il se loue quand on le raille et nous raille lorsqu'on le loue.

La conversation est interrompue par l'arrivée d'amis de tous genres; ou plutôt se réoriente, se fractionne, se multiplie. Une soirée précocement et étrangement chaude, avec un vent du sud porteur d'incertitude, et la terrasse est bondée. L'humeur légère. Et jusque dans la nuit avancée ils restent là: Philippon, Aurace et d'autres buvardeurs. Un lampadaire fait des clins d'oeil aux papillons vacillants et aux noctambules vaticinants.

Au crépuscule de l'aurore, les dernières bières vides, les amis se quittent; chacun tire son monstre dans son trou.

Aurace et Philippon cheminent, sur le chemin du détour. Ils gagnent une colline, une autre colline. Une moins écartée de la ville, moins élevée aussi. Une petite colline petite cousine de l'autre colline.

De là, assistent au lever du roi soleil. D'abord il n'y a qu'une faible lueur à peine orangée. Presqu'imperceptiblement, et pourtant très vite, la zone lumineuse grandit, s'irise. Des roses, des mauves, des violets, des magentas, des orangés, des ocres, des jaunes; et dessous le vert se révèle presque déjà, mais le gris ombreux le camoufle encore. Une frange, un croissant, une demi-sphère, et l'astre cyclopéen, à nouveau, bombarde Aurace et Philippon d'un tas de particules qu'ils ne voient pas, ne sentent pas (en ce qui concerne Aurace, au moins, c'est sûr). Eux se croient béats de chaleur et de lumière.

Alors Philippon, comme si l'inspiration, tout soudainement, s'était emparée de lui, dit:

- Que dirais-tu d'un conte, Aurace?
- Ça me va, pourvu qu'il ait l'ampleur qui convient.
- J'ai donc le plaisir de vous annoncer, conte en deux époques et une éternité:

Concomitance fortuite?

Souvenances futures

En mon tout début d'adolescence, je fus convaincu que c'était moi! Comme tous les adolescents. Cette conviction, cependant que les cycles passaient, ne me quitta pas; à un

point tel qu'elle orienta ma vie. J'étudiai, avec une assiduité qui ne m'était pas coutumière, tout ce qui trainait de légendes, d'histoires, de langues, d'arts, se rattachant à l'époque évoquée.

Si je suis maintenant le plus grand spécialiste du mouvement néo-baroque-beatnik, c'est que je suis, ai été depuis mon adolescence, persuadé que c'est de moi dont il est question. Et tout tend à le prouver: mon apparence physique, les fluctuations temporelles de plus en plus fréquentes, de plus en plus longues, l'avènement prochain du grand jour.

Tout mon être est suspendu dans l'attente de ce jour proche où je rencontrerai la femme qui me hante, pour moi, depuis des siècles. Je ne vis plus, je n'agis plus, à peine me sustenté-je. Personne, jamais, ne m'a cru. Tous disaient que je voguais dans une douce folie. Depuis que je fais mon attente hibernale les avis se partagent; presque tous veulent m'orienter vers une réorganisation psychique (pour mon bien). Lully gronde d'impatience (en fait elle me tape même un peu sur le système. J'ai l'impression qu'elle me dépossède de cette attente, que je chéris en mon coeur, signée de ma première éjaculation).

Mon temps s'évapore en divagations hypothético-amoureuses. Je lyre et délire tous mes fantasmes accumulés. Je joue la peau d'un ours supposé courant sur un monde à découvrir. Je n'importequoitise par la gauche et la tangente. Voyez par ce pudique extrait:

La présence et l'adhérence n'y pouvaient rien. La tentation, quelque forte qu'elle fut, fut vaincue par l'orgueil et la volonté. A tout ce que représentait un cycle de vie partagée, à cette tendresse, cette amitié, se joignaient le bonheur, la griserie de l'indépendance. Nulle morosité, et si parfois l'absence se faisait tangible elle n'embrumissait pas l'horizon vide, l'éclatement en mouvance des couleurs des marionnettes poignait sur l'azur, dansant. La longueur même ne voilait que symboliquement un éternel crépuscule, nimbe diffus sur une pétillance.

Ni obsédance ni lancinance, des plaisirs anticipés et remémorés. Mélopée ou interjection ou titillement ou potentialité; recouvrement, toujours, d'une paix intérieure, d'un bien-être, d'une jouissance.

La vie qui passe avec son quotidien étrusque ou baroque; la rage, l'entêtement, le verbe, la bière, l'agitation, la morosité, l'exultation, l'excès, la chaire, le froid, le rêve.

Nous, séparés par des siècles de distance ou rapprochés par le hasard des flux temporels; nous, cherchant âprement à rompre ce voile; nous, croyant à notre succès alors que, profondément, nous savons que cela nous est impossible; nous, comédiant le bonheur à deux, deux bonheurs; nous, nous démenant dans nos éloignements.

Serment-symbole d'une inattaquable volonté de lucidité, de ludicité, d'authenticité, de vitalité.

Et, peut-être, un mot existe: amour.

Je halterai dès à présent, car j'entends vos voix se joindre au chœur pour demander, vous qui m'ignoriez il y a si peu, mon bien.

Un nouveau paysage étioilé, bientôt, se concomitera à nos reliefs émoussés, qui verra enfin le jour de mon exultation initiatrice. Ce jour, avançant dans les Couchés, je trouverai, fantômes parmi les fantômes, un trou qui me deviendra familier, une bande de Beats étendus dans leur monde vapoureux, perdus en de brumeuses conjectures. Reflux conjonctif unissant nos étrangetés.

Je m'avancerai, débouchant de mon monde, le visage ahuri, hagard, abêti de bonheur, proie d'une étourdissante surexcitation. Encore désorienté dans ce fantomatique univers, je m'avancerai, un peu tâtonnant, traversant peut-être un mur, vers le groupe, vers elle tenant une carte sur ses genoux, perdue dans ses réflexions spéculatives, tandis que tout autour les Beats discuteront et tireront des boqs.

Leur trou sera dans une allée peu fréquentée. Mon pas se fera ferme et décidé, c'est à elle, directement, que j'irai. Je lui montrerai la reproduction de la carte que je tiendrai à la main mais déjà elle aura deviné que je suis celui qu'elle attendait. Nous resterons là, indécis, à nous contempler. Le silence se sera fait dans son groupe, je remarquerai leurs lèvres immobiles, puis, extirpant de ma poche poitrine gauche un stylet et un papier, j'écrirai « -Salut, je suis Houn ». Elle demandera qu'on lui trouve du papier et tracera, un

sourire passant, palpitant, sur ses lèvres, ces lettres qui sont le substrat de mon existence: «Gretel».

Alors mon exultation sera sans borne; alors commenceront mes vies. Par elle, pour eux, je verrai mon univers s'étendre, englober le monde qui m'entoure. Pendant quelque temps, je serai une navette errante; d'eux à Ludmilla et de Ludmilla à elle, j'apprendrai qui je suis. Leur présence me réhabilitera. Son ironie douce me rapprochera de Lully. Souvent je verrai Gretel. Nous nous échangerons des billets; elle apprendra à me connaître et m'aimera bien.

Jusqu'à ce que, un jour, l'inévitable s'étant produit, commence notre périple. Son premier voyage, sa fuite vers la découverte; moi, l'accompagnant de son futur. Nos déboires de voyageurs inexpérimentés, nos plaisirs émerveillés, notre rapprochement, notre intimité par delà le gouffre du temps.

Alors nous serons un véritable couple d'inséparables, parcourant l'univers côte à côte, allant jusqu'à coordonner nos voyages, superposant nos vaisseaux pour les traversées du subespace. Nous verrons tout, les planètes les plus florissantes et les taudis galactiques, les jungles vertes d'Ochk, les décalages temporels sur Bertolt, les cités cristallines, la neige d'or, les soubresauts des mers de Fiorteg.

Nous éprouverons les bonheurs, les angoisses, les déceptions, les difficultés, les plaisirs, les exubérances, les accalmies, les refus, les incompréhensions, les frustrations et, par je ne sais quel miracle, les voluptés qui font la vie

des amoureux. Étendus l'un dans l'autre, nos nefs sillonnant le subespace, nos corps confondus, nos esprits fondus, hors de tout, oubliant nos inexistences relatives dans l'extase de notre concomitance spatiale. Cela durera.

...Jusqu'à ce que, alors que je débarquerai sur une planète qui sera Epta ou une autre, le Temps vienne mettre fin à cette absurde et merveilleuse idylle. Je débarquerai dans un monde recouvrant avec bonheur le calme de son unicité. Je serai chagrin et plein d'entrain. Je n'errerai pas sur ce sol de la séparation. Immédiatement je reprendrai l'espace, la route qui m'amènera sur Couché.

Lully sera heureuse de mon retour, je serai content de la retrouver. Nous voyagerons ensemble, croisant à travers la galaxie sans nous préoccuper de destination.

Je serai toujours une sommité de la période néo-baroque-beatnik. Je donnerai des conférences, cela fera naître en moi une nostalgie calme, apaisante. Les souvenirs seront doux, chauds comme une peau d'amante. Je n'aurai ni regrets ni remords. Je vivrai au présent gestes, revers et bonheurs.

Fléau

Être sans dimension. Irrepérable, unique et seul. Lui et lui. Ce bout, cet autre, là et là, toujours lui, que lui. Maturation, croissance, croissance de l'oubli, de l'illusion.

Cloisonnement schizoïde, l'autre, création de l'autre. Les autres, que soi. Que soi dans ces autres.

Cette chose (chose?) soi? en soi, hors soi? Comme une fesse ronde lisse et délicate, comme une fesse velue légèrement cuirassée d'usure, comme une fesse ratatinée encroûtée jaunie.

Conscience unique consciente de ses diverses consciences.

Contacts entre ses divers sois. Voisinage structurel.

Interpénétrations pseudospatiales. Insuffisance-progression insuffisance-progression. Éloignements quêtes contorsions attouchements progressions.

Être Temps. Errer à travers ses sois pour voir, émerger, subsumer, concomiter, brasser, saluer, croiser, effrayer, courtiser, planer, ignorer, envoûter, violer, éclater, ces choses. Soi?

Frottements, attouchements, contorsions. Insuffisance, menace terrible conjurée par le mouvement.

Temps.

Se torsionner, se contorsionner, se croiser, s'emmêler, se superposer, s'introspecter, s'attoucher, s'agglutiner, expérimentations, recherche de connaissance, d'auto-connaissance.

Retours variés de soi à soi; interpénétrations des surfaces et des profondeurs.

Penser comme un remède à l'insécurité, pour découvrir la futilité de la notion de sécurité.

S'accommoder du doute, le raffiner.

Et poursuivre l'enquête, la quête.

Temps.

Déglingance

Le jour s'étirait dans son agonie. Les reflets cuivrés, violacés couvraient les pointes et les surfaces. Des zones ombragées s'échappaient de la fraîcheur et la paresseuse odeur des moisissures. L'air palpitait vaguement. Le son creux d'un appel d'air m'éveilla, la nef disparaissait déjà.

Jacki dort comme un granit. La fête l'a secoué, quel diable c'était. Une petite ballade en ville.

Plutôt désert aujourd'hui; que la cohue, les planches doivent encore craquer sous les dos. Quelqu'un inévitablement.

- Salut Fakir.

- Gretel, avec le sourire charmé, on tire un boq.

- T'as de quoi?

On s'installe dans une pénombre tiédissante, la lumière y décale fort sur l'ultra-v à ce trou. Ça rend les regards ténébreux, ça permet de desserrer un peu les blousants. Bien pratique ces trucs mais ça coince joliment, jamais fâchée quand un trou fraîcheur s'offre.

Fakir tire sur ses coulants, nous condense deux boqs. Ce sont des vieux, ses machins. Ceux d'avant qu'ils se rendent

compte, plantent des filtres partout; eux, même trafiqués, valent jamais les anciens. Les siens sont de la deuxième fournée, les meilleurs. Super. Dire qu'on décante ça de ce merdier d'atmosphère puante.

Il me raconte qu'Olga s'est embarquée dans ce truc qui vient de décoller. Une idée qu'elle a eue d'aller tourner ailleurs. J'aime, heureuse quand les gens se débinent parce que ça les prend. Moi, ça m'a pas encore pris. J'écoute ceux qui partent et ceux qui arrivent, je trouve ça bien mais.

Je suis encrassée dans ce coin. J'aime bien, je m'y sens pas coincée, j'ai ce qu'y me faut là. Je gamberge bien même si ça semble un peu tournis. Le petit monde grouille, change. C'est le trou préféré du Bouseux, que je lui dis, probable qu'y va rappliquer.

Là, c'est Charlotte qui s'amène; quelle gueule, on dirait qu'elle est en pleine dissolution. Elle flageole dans un coin, Fakir lui en tire un. Elle rigole, indestructible: «Folâtrer toute la journée du côté cour à me gourer des petits mecs en m'estompant avec le nouveau truc de Jojo, un genre de psychotrope déphasant. Tu saisis, t'es comme décalée, tes sens fonctionnent plus au même rythme. Tu vois un type qui marche très lentement et t'entends un bruit de pas normal, puis ça change, les nuages galopent et tu sens comme un lent martèlement sur le sol alors qu'une filoute passe en gambadant allégrement. T'es parmi ces calots, tu rigoles, y te regardent comme si t'étais la nouvelle bibitte exotique».

Je la croyais en route pour se camper mais la voilà qui déverdit. Quel bougre de système elle a! Je dois dire que je me sens des titillements dans la peau moi aussi. Fakir tire d'autres boqs. Le Bouseux rapplique avec de la substance sustentatrice dans son giron. Y tient la grande forme, le Bouseux, ça nous rime le fouet.

On a la discutaille ferme, la voracité aussi.

Une belle tête ignorée qui s'amène avec un blousant de débarque. La beauté nous jasouille.

«Mélinda, Fakir lui tire un boq, contente de voir des comparses de la folâtre. Bon c'truc là».

Elle décante de la Forainoire, elle a pas aimé le coin. Trop houspillant. Le Pyoter, qu'elle a croisé là-bas, lui a parlé de not Couchant, de not gamberge. Venue divaguer un brin dans le coin, histoire. Elle sort un bagueulant, se met à concocter des modulations en nous entretenant, entrant dans la converse générale. Ses doigts modulent tout seuls, autonomes. Y font un mood calme, un peu lancinant, palpitation en contrepoint de l'air. Charlotte et le Bouseux vont faire de la récupération de cadavres pour une partie de foot, un truc que Sam l'archéologisant a déniché dans la paperasse des tombes.

J'en tire un, puis je me déambule pour secouer Jacki. On se lutine en douceur dans notre trou avant d'aller taper du pied. Dans son rêve y venait de s'arrêter pour regarder un grand vagin débordant de fruits couverts de rosée. Y était

bien, là, à contempler doucement. Je trouve que c'est un rêve attendrissant. Une concrétion atomique comme une estafilade de quartz gris translucides. Nous piquons sur la partie.

Parfois j'ai l'impression que Sam s'est gouré dans son truc. C'est étrange son jeu, y s'agit pas que de contrôler la balle, y a aussi des buts, des points, comme si on jouait contre une machine. Mais y a pas de machine, y a que nous, que deux équipes de tout ce qu'il y a de plus Humains. L'archéolo, y m'affirme qu'y a bien compris, que c'est comme ça qu'y jouaient les vieux ancêtres. On se dévoie ferme quand même, on rigole bien. Mélinda est dans le coup même si elle comprend pas tout le jeu, faut dire que c'est rudement bizarre.

Après on se tire des boqs, puis les coulants trafiqués camouflés en coulants OK, on se pointe dans la débîne du grand Frédo. Un riche humus pour la dérive, la musique tonne dans l'envoûtant. Y a bien capté sa luminosité, ça donne dans la fraîche chaleur d'un mélange rose et mauve. On vide des bouteilles, reprendre haleine avant de se déhancher dans les rythmes, les décrochages. Les vibrations de mon diaphragme et celles de mes tympan oscillent indépendamment, créant noeuds et trous dans la perception ondulatoire.

La galopade se poursuit dans le soleil couchant. Plus tard on se rétractera dans nos cocons respectifs, avec peut-être quelques confusions volontaires. Dans l'intervalle les déhanchements se font catalyseurs. L'énergie dégouline

sur les murs de la bicoque du Frédo. Y nous aime bien le Frédo, même si on attaque un peu sa crédibilité, si on le plonge un peu dans l'eau chaude. Ça flatte son côté bohèmeux qu'on habite sa boîte.

Surgissant du néant, le grand Tuotinam lui-même. Sa parole est de souvenance, de paix. Y débarque de Ryeu. Ça bardait ferme. Les locaux en rébellion ouverte contre la mission de la Ligue de la Tolérance. Tuotinam ne s'est évidemment pas tenu coi. Y savait quand y est parti, y n'est revenu que parce qu'y commençait à sentir la ligue sur ses talons. Trop connu, Tuotinam, tout de suite repéré. Faudrait qu'y se planque pendant quelques cycles, laisser retomber la poussière. Mais y peut pas, intempestif; ça va finir par lui coûter.

Y perçoit Mélinda. Y se dégosillent un peu, connaissances de voyage et rencontre de hasard. Mais Mélinda est enlignée sur Jacki, elle se défile en douce. Heureuse, Tuotinam c'est ma comète vagabonde. Un petit brun courtaud qui n'en impose pas à l'oeil, pas le type qu'on remarque dans une foule, sauf quand y ouvre la gueule. Pas un bagueuleur, parle peu, mais y sait, quand y jase, ce qu'y dit. Y peut même accrocher hautement son auditoire. Un doux aussi, en dessous de sa pétulance, un vrai chic type.

Fermeture. On quitte, les coulants reprennent du service, les boqs circulent avant qu'on se sépare. Dans la vive lumière rosée de l'extérieur je vois que le Tuotinam

n'est pas très relax, y a le regard qui scrute activement. Je nous dirige vers notre trou, un coin juste à la limite de la moisissure. Un petit repère qu'on s'est réservé.

Ce sera là qu'y me dira croire avoir à ses trousses un commando de la Ligue. Pas gai. Pourtant, dans les parages, depuis un bout, pas d'autre inconnu que Mélinda. Faudra surveiller ferme les débarquants.

Ce, plus tard. Pour le moment on se coule l'un dans l'autre, l'on roucoule de plaisir, de bonheur. Y n'a pas une langue que pour parler, ses mains un peu râpeuses savent se faire douces.

Douce pression d'une main, réveil en pagaille dans un flou fantomatique. Tuotinam chuchote au calme. Comme une superposition de transparences, les décors se fondent en confusions. Les murs et dallages familiers enchevêtrés à des structures basses, rampantes, courtaudes; les ombres et pénombres multipliées, décalées. Des bonzes sans blousant qui nous observent, j'ai probablement le même air hagard qu'eux.

Tuotinam a une perception aiguë. Y s'est éveillé et a vu, ses premières pensées furent appréhension, la Ligue? Mais y les connaît, leurs armes, leurs accoutrements, leurs possibilités; y a très vite su que ce ne pouvait être eux. Y me jasait discrètement au creux de l'oreille, essayant de conjecturer. Tout en l'écoutant je cavais fortissime dans mes mémoires et mes rébus pour y comprendre ne serait-ce que le début de quelque chose. Désolation, fascination. En une

suite d'associations, de sensations, je remarquai comme une intuition. Debout, tournée vers l'horizon brumeux du nord, sans vraiment voir. Le mur des glaces était là, fantomatique, tremblotant de lumière irisée; l'horizon vide que je connaissais se profilait sous lui. Le mur des glaces serait? avait été? là.

Ça ne paraît pas évident, peu plausible en définitive. Mais on a beau discuter pour faire poindre autre chose, on y revient inexorablement. La passivité, de toutes façons, ne nous avance pas. Premier objectif: Jacki. Y a quelques petites bribes de connaissances astronomiques.

C'est dans le mouvement qu'autre chose me frappe. On a tout de suite vu que seule la topographie de notre époque nous est tangible; après coup je me rends compte que le malaise qui m'assaille avec persistance vient du silence de l'apparition. Juste un flou contact visuel, avec quoi?

Jacki et Mélinda sont alertes, expectatifs. Y en est venu à la même hypothèse que nous. D'après ses approximations ce qu'on voit est un futur d'environ cinq cents cycles. Y ne l'explique pas, n'y croit qu'avec peine, mais l'univers, qu'y dit,...grimace dubitative. Je crois qu'en fait y nous attendaient, nous sommes déjà en route. Secundo, Sam.

Nous nous tapons la traversée de cette cohue étriquée. Dans ce trajet je m'aperçois que tous, nous quatre aussi bien que tous ceux qui nous entourent, fantômes et réels, nous traversons allégrement les faux obstacles physiques, oubliant

jusqu'à leur existence, mais personne ne s'interpénètre. Sans doute, physiquement ce ne serait guère différent, pourtant l'idée me révolse. Tirée de cette pensée par le propos de Mélinda. J'avoue que je n'y avais pas songé, pourquoi, demande-t-elle, ne pas tenter de communiquer avec Eux. Tuotinam, s'emparant de la parole, dit qu'y préférerait attendre d'y voir plus nettement, ce qui n'est pas bête. L'accord se fait d'attendre d'avoir vu Sam, ensuite on avisera.

Jacki va se taper le labo, vérification de ses calculs. On se donne le trou du Bouseux comme point de ralliement. Chez Sam y a déjà Fakir et Charlotte, et quelques-uns d'Eux.

Sam s'est replié vers ses archives. Fakir nous cafouille qu'y, Sam, croit avoir déjà vu un truc sur les plis temporels. Ça sonne juste comme je m'y attendais: plis temporels. Je sais que Sam s'amènera avec un petit livre, peut-être un simple feuillet, jauni, papier cassant de vieillesse, en nous débitant sa trouvaille presque frénétiquement, ou si ça ne colle pas, avec une gueule un peu dépitée, le regard perdu, cherchant s'y y aurait pas autre chose d'enfoui dans sa cervelle poussiéreuse.

J'ai failli le rater. Y se débinait sans ergoter. Bon mais là je sais qu'y va aux archives. Retrouvé sa note, les détails y s'en va les quérir. Je l'oriente sur le trou du Bouseux. J'envoie, non sans l'avoir fait jouer des coulants, Fakir en quête de renseignements du côté de chez Frédo, et

Charlotte me dégotter un plan de la structure agglomérée. Tuotinam est nerveux, y n'oublie pas la Ligue, ne sait trop si cette pagaille est un atout pour lui ou pour eux. Je crois que ça les emmerde autant que nous. Y aime mieux être à l'extérieur, on se dirige sur le repère du Bouseux, Mélinda en croupe. La petite m'a fait du bien, je me sens d'attaque. J'espère qu'y aura quelqu'un au rendez-vous.

Le Bouseux est là avec quelques autres. On nous accueille d'interrogations. Tout le monde s'échange avis, impressions. En sort rien de nouveau, ça concorde sur le parcours et les déductions. Y s'apprêtaient à tenter un contact.

Avant qu'on ait pu attirer l'attention de l'un ou plusieurs d'Eux, Jacki s'est amené avec ses notes, ses calculs. En bref, ça faisait 567 cycles plus ou moins dix. Ce pendant arrive Charlotte avec la carte que je lui avais demandée. Je n'y crois plus guère mais marque quand même le trou, en espérant qu'arrive quelqu'un. Faut leur laisser le temps, me dis-je. J'ai déjà en tête le prototype du message que j'y adjoindrai, mais je me demande diantrement comment le faire parvenir.

La difficulté avec Eux, c'est qu'y semblent se foutre totalement de nous. Y vont et viennent sans nous prêter la moindre attention, sauf pour nous contourner. Je les regarde se déambuler, et les copains essayer tout ce qu'y peuvent pour contacter quelqu'un. Je songe qu'Y n'ont pas l'air, après

tout, de trouver ça extraordinaire. J'observe ferme en fabulant sur ce futur sans blousant quand je l'aperçois, avec son bout de papelasse, qui débouche du couchant, s'oriente avant de tourner vers nous sa grande carcasse dégingandée. Alors dans ses fantomatiques yeux, y a une hésitation. On est plus ou moins affalés dans c' trou à siroter nos boqs. J'ai l'impression, à voir son corps tremblotant, vaporeux, qu'y va se dissoudre là, s'évanouir dans le mélange des lumières. Ses pieds se sont remis en mouvement.

En le voyant approcher, si grand, si maigre, les yeux un peu fous, les bras flageolants comme des chiffons, je me disais qu'y avait tout du crack.

C'est vers moi qu'y vient, la carte, peut-être, comme indice. S'accroupissant à mon côté, y me montre son papelard, une copie schématique du plan. Je reste là à regarder cet énergomène blafard qui a répondu à mon appel. Les autres se taisent, regardent ce quasi-squelette pour qui nous devrions être encore moins que des poussières. Pendant que je me demande si j'ai eu raison d'enclencher ce contact, y tire de son gousset ses instruments scripturaux et nous trace des lettres. Y tient le papier tandis qu'à haute voix je lis «Salut, je suis Houn». Enjambant mon hésitation je continue en demandant qu'on me déniche du papier. J'ai fixé, j'ignore encore comment, le rendez-vous, j'irai jusqu'au bout.

Je l'observe attentivement pendant que, à tour de rôle, nous inscrivons nos noms, accompagnés parfois de cordialités.

La fluidité de sa présence me trompe peut-être dans les cas de Fakir et de Tuotinam; j'ai vraiment cru le voir se rétracter, comme rapetisser, lorsqu'il a lu le nom de Mélinda. Chose sûre, il a reconnu mon nom, il l'attendait comme une dose.

Le carnet du Bouseux s'amenuise au rythme du déferlement de nos questions. Lui semble muni d'une inépuisable réserve de papier. Les mots, par contre, lui viennent parfois difficilement, de longues périphrases embrouillent ses réponses. Y nous raconte un peu son monde. Que pour eux les variations temporelles sont fréquentes, que celle-ci sera plus longue que toutes les précédentes, un cycle. Qu'y attendait ce jour depuis des tas de cycles. Nous on veut tout savoir sur lui, sur son époque. Patient, heureux, y nous répond; nous dit ce qu'en observant longuement nous aurions découvert. L'exaltation euphorique nous gagne sous le défilé d'exotisme qu'y nous offre.

Ainsi de quelques heures après lesquelles nous nous séparons, lui allant qui sait où. Nous, épuisés, nous retirant chez Frédo, dans la dérive et la danse.

Ce sera en voyant Mélinda et Tuotinam converser que lentement je reprendrai pied, le souvenir de cette altération fugace de ses traits fouettant ma conscience. Je revois les gestes nerveux de Tuotinam, ses perpétuels regards en oblique sur la salle, l'incessant tambourinement de ses doigts. A mon tour je scrute la salle sans voir d'inquiétants personnages;

mon attention revient à Mélinda. L'absurdité de la suspicion ne réussit pas à m'en détourner. Je me joins à eux pour épier à ma guise ses moindres gestes, ses moindres paroles. Même si rien ne semble la trahir, je ne parviens pas à dissiper mon appréhension.

Lorsque nous regagnons notre refuge, j'en parle à Tuotinam qui me rassure de toutes ses voix. Peut-être qu'y garde une nouvelle méfiance, mais y me parle longuement de Mélinda qu'y connaît fort bien, depuis fort longtemps. Y évoque des moments où y luttèrent côte à côte contre l'envahissement de la Ligue, des moments de tendresse aussi. Y me dit que sûrement je me suis trompée sur le sens de la mimique de Houn, que probablement ça n'avait été qu'un effet de la fluctuance du recouvrement du continuum, que ma nervosité, mon imagination ont fait le reste. Malgré ses assurances je garderai l'oeil alerte.

Houn revient nous voir régulo...Maintenant que les autres se sont calmés, qu'y savent qu'y nous a dit tout ce qu'y peut nous dire, je cause, si on peut dire, avec lui. C'est un chic type dans le fond. Un obsédé quand même, toute sa vie à m'attendre alors que tous se foutent de lui, voyez. Y est amoureux, ça me fait rigoler quand je pense que je ne serai qu'un spectre flou tant que ça durera, mais je le trouve quand même charmant. Y m'arrive de regretter.

Mélinda est toujours là. Encore je me demande ce qu'elle est. Houn n'a pu m'éclairer. Sa façon même de refuser, cet

étrange désespoir dans ses yeux, je n'arrive pas à savoir si c'est parce qu'y voulait me rassurer où me mettre en garde, bref je suis plus perdue que jamais. Je sais qu'elle aurait eu des occasions de faire disparaître Tuotinam; je ne peux être sûre: stratégie, espionnage, sincérité, tout tourbillonne, mouvement perpétuel de l'équilibre parfait. La curiosité s'évapore, les habitudes refont surface; on oublie presque leur existence. On ne fait qu'éviter de se marcher à travers.

On arrive au trou du Bouseux lorsque tout, tout à coup, chavire. Un type débouche d'une allée, en galopant, et pique sur nous. Le temps que je me rende compte, Mélinda se propulse sur lui, sur son poing, et y éclate. Déjà Tuotinam disparaît. Les autres réagissent, en un rien le salaud disparaît, à notre manière. Enfin je réagis. Je sais où trouver Tuotinam le moment venu, l'urgent c'est l'ailleurs. J'envoie Jacki vérifier l'Escampette, un truc à nous pour les évacuations d'urgence. Je me prépare pour le voyage.

Houn m'attendait au trou où je passe prendre mes affaires. Son billet dit «Je n'aurais pu supporter de la voir, ça, j'aurais tant aimé te prévenir. Mais ce n'est pas le moment».

Et c'est à la fois si tragique et si comique. Je l'expédie à l'Escampette, le guidant pour qu'il marque sa carte d'une seconde croix. La pensée humaine est aberrante; en empoignant quelques trucs je me dis qu'y a à peine quelques heures on

m'aurait dit que je quitterais bientôt Couché je n'aurais que trop rigolé.

Les os de Mélinda gèleront dans la banquise, emmêlés à ceux de c' sal' ligueux. Maintenant je sais. Avant que Jacki revienne, Sam passe me dire que tout est en glace. Y ont tous compris que je partais, c'est lui qui me fera leurs bises. Jacki me confirmant que l'Escampette est OK, je vais quérir Tuotinam, nous filons à la nef. Houn est là, installé sur un muret, dans notre tableau de bord. «Je vais vous suivre». Tuotinam programme la destination et tout à coup Houn n'est plus là. Je ne sais où nous allons mais ce ne sera qu'une halte. Je viens d'entreprendre une longue mouvance. Bientôt nous nous séparerons pour brouiller la piste. Nomadisée par l'addition d'un hasard et d'un coup de tête. J'ignore ce que ça me fait, peut-être que je trouve ça normal, que je me suis toujours attendue à ce que ça arrive ainsi.

Dès notre première étape, Tuotinam part de son côté, très rapidement, me laissant entre les mains des copains. Y vont me trouver une piaule, une nef.

Houn est à mes côtés lorsque je m'éveille. Nous discutons un moment puis les copains viennent me chercher. Une nef m'attend; nous nous mettons en route. Houn me rejoindra à la prochaine escale; nous mettrons au point une tactique de déplacement, un itinéraire.

J'ai décidé de ne contacter personne avant quelques escales, espérant, ainsi, brouiller plus rapidement ma piste.

Houn arrive sur Bertolt en même temps que moi. Nous vagabondons de conserve un moment. Mais le climat est plutôt malsain: un décalage jour-nuit dans le repli temporel fait qu'un soleil brille toujours, franc ou vaporeux; le ciel garde continuellement une teinte grisâtre où les étoiles luisent maladivement. Tout le monde a les nerfs en boule, la tension est tangible, d'un contact révoltant.

En quittant Bertolt, nous osmosons nos engins de telle sorte que nous attaquons le subespace sans nous quitter. C'est une expérience étonnante. Le rapport au Temps y est différent. Pour la première fois nous conversons, réellement veux-je dire. Le son porte mais la matière ne coexiste pas vraiment.

J'entends sa voix et elle est douce. Son corps est plus stable, moins transparent sans être opaque. Nous sommes assis l'un dans l'autre sans parler. Un agréable chatouillis naît de cette concomitance. Je suis heureuse parce que c'est presque un contact physique; qu'y est charmant, charmeur, amoureux; que je suis charmée, amoureuse. Un porte-bonheur, la preuve que je vais me tirer de ce truc. Y véhicule avec lui une félicité contagieuse, un virus euphorisant se propageant à rebrousse-temps.

Les rentrées dans l'espace recréent le flou et l'écriture. Je change de nef, puis nous repartons, tâchant de prolonger au maximum nos passages dans le subespace, regagnant toujours plus amoureusement ce non lieu de la parfaite

intimité. Les escales défilent: Butor, L'Ange, Trenet, Calpa, Ochk, Fiorteg, Vpj,... Lorsque je débarque sur Epta y me semble que quelque chose ne va pas. Y me faut de longues minutes pour réaliser qu'y manque un monde, qu'y a qu'un monde. Une grande vague de déprime me ballotte dans les rues de la ville. Je m'échoue dans un tripot minuscule, je bois, j'ingurgite des pils et des pils.

Autour de moi le monde valse au rythme des vagues, je suis presque engloutie, je coule pour la troisième fois lorsqu'une main serre doucement mon épaule. Emergeant des brumes et du roulis, Tuotinam. Alors vogue la galère, je suis remise à flot. Ma tristesse distillée en nostalgie douce, je me sens sourire.

Cependant ils ont marché dans le jour naissant, dans le chant des oiseaux, dans le crépitement des insectes et dans la rosée. C'est pourquoi Aurace rentre les pieds mouillés. Il se douche, s'assèche, et les pieds. Se love, épuisé et heureux, dans ses draps, dort.

De six heures à midi.

Se lève en affirmant à Philippon qu'il aurait dû avoir une cafetière et un plat à fromages intégrés.

Philippon répond de deux toasts magnifiques et d'un énigmatique «T'avais qu'à y penser.»

Ces paroles anodines vont précipiter les événements.

Aurace, ô surprise, se souvient soudain qu'il peut penser. A l'avance, cela le réjouit. Puisqu'il a tout: il est vide et il peut penser. La vie n'en demande pas plus; la vie l'attend. Puisqu'il sait qu'il oubliera d'oublier de penser à l'amour.

Et ils s'installent dans une flaque de soleil, fenêtres ouvertes, à l'écoute d'un rythme comme le souff' du Yâb qui fait vibrer l'air printanier. Toasts, café, cretons, confiture de vazydrû.

Et voilà.

Ainsi rassasié, Aurace sort. Philippon le suit. Sitôt dehors il quitte son silence de prosaïque ustensile électrique pour sa parole de toasteur conteur.

Il annonce

Les Aventures de Beaupré Laroche

épisode 23: L'apologétique invertie et la promiscuité

(Résumé: après avoir été dans un sale pétrin, Beaupré Laroche s'est retrouvé dans de beaux draps.)

Il laissa glisser sa main sur le drap emboîtant, à grandes fleurs jaunes et rouges et à fond crème, Texmade jusqu'à ce qu'elle rencontre l'obstacle. Le flanc de Marimba Beaufilet ne fut nullement offusqué de ce contact et ne se rétracta pas.

Les muscles de son bras et de son épaule continuèrent leur action, impassibles; la main grimpa le flanc.

Elle commença, la main, à s'échauffer à cause que la peau de Marimba était plus comme du papier sablé que comme de la soie. Elle n'en arrêta pas pour autant son mouvement d'auto-ponçage.

- Si seulement je pouvais trouver, se dit-il. Je me dois d'avouer que personnellement je n'ai qu'une vague idée de ce que cherche mon héros Beaupré mais qu'à sa place, je m'empresserais de changer de blonde; enfin. Ma vague idée est qu'il tente désespérément de trouver un moyen pour adoucir l'épiderme de sa douce et tendre amie. De tout façon, c'est une hypothèse comme une autre et je peux aussi bien m'en servir pour continuer d'imaginer cette histoire. Et puis, c'est tellement beau les idéalistes.

- Cé vra qu' té un peu écorché mon pauvre Beaupré; tu viens rouge comme un-z-omort chaque fois qu'on bève.

Je ne sais vraiment pas ce que je vais faire d'elle; elle passe son temps à m'interrompre avec ses remarques scabreuses. Mais si je veux garder un héros idéaliste, il va bien falloir que je lui passe ses lubies. Tiens, vous vous souvenez sûrement de l'épisode treize, j'aurais jamais dû essayer de l'écrire, où il s'était fait martyr et avait décidé de se jeter en bas du complexe G, et de toute la ruse que j'avais dû déployer pour le sauver malgré lui, parce que mon contrat prévoit que je dois faire cent trente-six épisodes et qu'il

est particulièrement néfaste de changer de héros en plein milieu d'une histoire, surtout pour un écrivain débutant comme moi. De toute façon, il y en a plusieurs qui ont apprécié la façon dont je l'ai fait s'écraser sur un fonctionnaire pachydermique pour lui sauver la vie. Peu, cependant, ont vu toute la délicatesse de l'opération; il fallait qu'il tombe suffisamment fort pour devenir amnésique et pas trop pour que son séjour à l'hôpital ne s'éternise pas.

Revenons-leur.

La main excitait distraitement l'un des seins de Marimba. Celui-ci se durcissait légèrement en guise de réponse.

La Beaupré deux réussit une habile manoeuvre catapultatoire pour venir s'écrouler doucement entre les cuisses de Marimba, tandis qu'une Beaufilet effritait le flanc Laroche extérieur. Immédiatement après Beaupré exécuta un pivotement longitudinal de 90° ce qui amena la Beaufilet un dans son dos et son nez dans l'oreille gauche de sa partenaire.

Le processus s'accéléra et en seize minutes et trente secondes, Beaupré abandonna, pour la trois cent soixante et unième fois consécutive, avant d'avoir pu pénétrer Marimba. Sa peau était tellement usée et irritée qu'il dut s'enduire complètement de crème médicamenteuse Noxzéma avant que la douleur revienne à un niveau endurable; il y avait longtemps que même la morphine ne lui apportait plus aucun soulagement.

Marimba pleurait doucement, couchée sur le côté droit. Elle pensait qu'en écrasant son coeur déjà malade sous son

poids elle réussirait peut-être à l'arrêter et, ainsi, à le faire sortir de celui de Beaupré. Je vous le jure, c'est elle qui me l'a dit, ce n'est pas moi qui fabule. Ça n'empêche pas que ses interventions soient scabreuses, et qu'elle passe son temps à m'interrompre par.

(Le prochain épisode devrait être la suite de celui-ci, sinon cette suite devrait se trouver dans l'épisode 66.)

- Je crois, dit Aurace, que la rosée de ce matin a dû te court-circuiter quelques éléments. Ou alors, Philippon, c'est que tu deviens génial.

«Tiens, tu pourrais être:

Khi Nerpah

baladin symétrique
sans fil électrique
éjecte des toasts à la mie pulpeuse depuis
klustres et lustres
tout en court-circuitant peu
parcourant les mondes déchus
comme tel conteur
menteur
r et poilu
chaque linéament singulier
antre aux points de fuite
diverses *chantre apocryphe*
ou escogriffe
jusqu'au blanc de célébration
rythmique
le rythme du mythe
le mythe du rythme
sortir sa pelle et se creuser
un trou dans la cervelle
quelle job cruelle
pertuis ruelle
et bout de chandelle
(verte)
Khi *Nerpah trompe* *l'impensable*

- Oui, je l'aurais pu, peut-être, en un autre espace-temps.
- Puisque nous y voilà revenus, Toasteur Toasteur, dis-moi, qui es-tu?
- Nous y voilà, *justement*, mais ce n'est pas un retour. C'est le temps.

Il marche tout en discutant, même plus étonné de cette présence insolite qui défie les lois de la raison et de la gravité. Très précisément il enjambe la voie ferrée quand Philippon poursuit:

Je ne suis pas un toasteur.

Tu sais très bien qu'une chose telle qu'un toasteur sans fil, autopropulsé, toujours approvisionné et, de surcroît, conteur patenté, ça ne peut exister que dans tes neurones biscornus.

Je suis

Gnâpa

Gnâpa dont tes lubies ont cristallisé la sphéérique plasticité en toasteur

Gnâpa

Comme un forcenez, force née naissante écrite écrire

Passion fugitive fulgurante autopropulsée

Gnâpa

célèbrement triste individu né d'un déjaut d'articulation d'envergure rustique \espace et ru\. Originaire de

Gnâpa

Planète constituée pour servir de sous-pieds (paradoxal, problématique - agissant comme repoussoir homophonique) au personnage précité.

D'où jaillissent une confusion terrible et un complexe d'identification dispersif (diaspora moniste).

D'où l'aventure

D'abord la construction d'un grand caisson isolant.

Secondement la fabrication d'un scaphandre (apte à maintenir hors du vide) isolant.

Ternement tirer d'un matériau gnâpaphobe un module habitable, étanche, muni de provisions et d'équipements suffisants à un long voyage dans l'espace.

Propulsion principale: gnâpaphobie (largement suffisante pour arracher le vaisseau à l'attraction gnâpaesque et le propulser à très très très grande vitesse dans l'espace). Subsidiairement, de fulgurantes ailes de phoenicoptère interviennent pour moduler la trajectoire.

Aller, simple.

(Pour l'équilibre et la symétrie, les deux objets, Gnâpa planète et véhicule gnâpaphobe, sont sphéroïdes spiraloïdes.

Le rapport des masses est tel que le véhicule est éjecté sans que ne soit sensiblement affectée la trajectoire de la planète).

Gnâpa spationaute

Gnâpa est isomorphe à la planète créée à son nom par nécessité d'un support repoussoir. Nous avons donc:

*l'espace, forme indéterminée. Abstractivement
sphère dont le centre est partout et la périphérie
nulle part;*

*le véhicule gnâpaphobe, objet sphéroïde spiraloïde
communément supposé à l'intérieur du premier;*

scaphandre isolant, même forme que précédemment;

Gnâpa, même.

Sphères gigognes.

Postulat permis par l'abstraction:

*Gnâpa est le centre de l'univers (ici, question de personnage
mais valable aussi pour la planète).*

Sa course rencontre une planète, s'y heurte, s'y suspend...

Gnâpa explorateur (explorheteur)

*Un ex, c'est quelqu'un qui pense à l'imparfait;
un plo, pièce de machine à boule (flipper), espèce en voie de
disparition (une espèce fraîchement implantée, le jeu élec-
tronique, lui dispute âprement son territoire);
ra: dieu soleil des égyptiens (fanpharonniques);
T: Tau, variante du symbole phallique chez Jarry;
eur: miroir, espace pratiquement réservé aux poursuites des
animaux de la famille des cyclés; les pédoportés ne s'y
aventurent qu'à grands risques: ils représentent des proies
faciles et alléchantes pour la grande masse des cyclés.
Gnâpa, s'étant extirpé de son véhicule, sans s'éloigner, se
départit de son scaphandre. Il fut violemment projeté au sol
tandis que l'engin bondit vers l'espace.*

Gnâpa naufragé

*Sans armes et sans bagages.
Ce qui ne signifie rien pour lui puisque autosuffisant,
autonome et phoenixement autogénérateur (donc de permanence
discontinue).
Seule nécessité, pour assurer son existence, un sous-pieds, un
support.
Naufragé donc.*

Roulant sa bosse; la bosse qu'il est roule (il ne fait pas pour autant partie des cyclés), c'est ainsi qu'il se transbahute (transbahuter: passer ses transes au bahut, pousser ses transes au but).

Ignorant le nom du lieu, pour le désigner il utilise ici (objet palindromiquement tautologique).

Gnâpa est ici.

Hic, ce n'est pas le hoquet mais le second élément d'une langue morte (qu'on s'obstine à user)(le premier étant ecce) ayant précursé à l'apparition d'ici. ecce hic, vulgairement, voici le lieu, ou nous sommes le lieu. Ce qui est parfaitement exact. Gnâpa lieu. Annulé, sans anneau, uniment sphéroïde spiraloïde, ce qui confirme (conforte) notre première description (scription -inscription).

Y a rien entre les lignes

à DB, pwëtt

Sollicité pour une interview (vision entre) Gnâpa, naïvement et intrigué (entre quoi), accepte.

Un être fusiforme (de multiples fuseaux (faux cylindres) articulés emboîtés les uns aux autres) le rencontre.

Il s'agit, croit-il comprendre, de remplir de signes (jusqu'à saturation) un espace où s'en trouvent déjà (sagement rangés, en séries parallèles) bon nombre.

L'être fusiforme exige: je veux les signes de votre origine.

Gnâpa, profusément, confusément, obtempère.

Il surcharge l'espace du bouillon anarchique qu'il fut.

L'être fusiforme, pour résister aux flots, s'accroche à l'ordre (c'est une pétrification monumentale qui prétend, pour (justifier son despotisme) rassurer, être l'immuable).

Gnâpa n'en a cure, c'est la curée. En un magma compact, fhhchBrachwKirshHeutz(z)ftGLADUûlVvvvevvYrbizoungXajNjorfaURACEsslulal uuchOrfourfFalfalfal incandescent, il déverse sa profonde matérialité mourchqChwickZlurffffQegeqDEuphWazomoushkaUrzadouftTautotémikPrakapoik RhushiltJouivreEdualcSplaffff érode de ce flux l'immuable.

L'être fusiforme salue la foule absente de ses semblables.

Le retour de Gnâpa

Cet exercice fit naître en lui le désir d'un retour aux sources. Aussi Gnâpa se concentra-t-il. (Mettre con en centre, mettre centre en con. Puisque Gnâpa est le centre de l'univers, et que de même Gnâpa est le centre de l'univers il suffit à Gnâpa de se concentrer pour retrouver son sous-pieds Gnâpa (Gnâpa personnage sur Gnâpa planète.) Hugh!)

C'est au centre, bien sûr, qu'il devrait être, mais tout de même

Sur ce Philippon se volatilise. Et c'est dans le stationnement de l'hôtel de ville qu'il le fait.

Aurace parcourt, mécaniquement, médusé, un bref espace.

Mais sa vitalité nouvellement reconquise, débordante et profuse, ne s'en laisse pas imposer. La vie est ainsi, se dit-il: un jour un corps apparaît dans ton orbite, vous échangez de la lumière et des reflets, ça dure ce que ça dure, puis le corps disparaît de l'horizon. Alors il s'assoit à une terrasse, sirotant une bière, se gorge de soleil et de foule.

Aurace se retourne. Près de lui une demoiselle.

Il lui sourit.

Elle lui sourit.

Ça arrive, parfois, dans la vie.

ANALYSES PHILIPPONESQUES

La science est bourrée de règles, je l'ai inventée ainsi. Pourquoi l'ai-je inventée ainsi? Parce que les règles sont le meilleur allié de l'homme d'affaires avisé, de même qu'une grande quantité de lois est le meilleur allié du juriste. Les règles, doctrines, axiomes, lois et principes de la science sont là pour vous aider, et non pour vous gêner. Ils sont là pour justifier ce que vous faites. La plupart sont valables, dans une plus ou moins grande mesure, et c'est fort appréciable.

Mais n'oubliez jamais qu'avant tout ces règles sont là pour vous permettre d'expliquer au client ce que vous avez fait *après coup*. Lorsque vous réalisez le projet, faites-le à votre manière, et ensuite adaptez les faits aux nécessités; pas avant.

Robert Sheckley

INTRODUCTION

Nous allons maintenant revenir sur ces *Contes du Toasteur* en les abordant sous trois angles différents et complémentaires. Notre premier chapitre sera une analyse sommaire du texte sous ses aspects formels. A l'aide des outils d'investigation de la narratologie, nous dégagerons quelques-unes des macro-structures de ces *Contes*. Nous nous attarderons principalement à la structure des enchâssement des métadiégèses à la diégèse et aux types de narration qui y sont utilisés.

Dans un second chapitre, nous démontrerons le rôle actif que jouent les métadiégèses par rapport à la diégèse. Cela nous permettra de répondre à certaines questions soulevées par l'analyse technique précédemment menée. Nous découvrirons des corrélations entre les structures, diégétiques et métadiégétiques, et le procès diégétique. Cela nous mènera à ébaucher une première interprétation des *Contes du Toasteur*.

Enfin en nous appuyant sur les acquis des chapitres précédents, nous nous attarderons dans un troisième et dernier

retour critique à dégager un sens aux *Contes du toasteur*. Nous construirons une lecture qui fera ressortir qu'Aurace vit une expérience fondamentale qui peut être associée à ce que nous croyons être l'essence de l'expérience artistique. Cette proposition nous apparaît comme l'interprétation centrale que nous pouvons donner aux *Contes du Toasteur*. Elle n'est assurément pas la seule. Le lecteur est donc invité à suivre, au-delà de notre propos, ses propres voix.

CHAPITRE I

LES STRUCTURES DU RÉCIT

1. L'architecture des contes

Nous amorcerons notre réflexion critique en dégageant d'abord les macrostructures qui fondent l'organisation textuelle de cette création littéraire intitulée *Les Contes du Toasteur*. D'abord nous présenterons l'architecture globale des *Contes* et nous schématiserons la structure des ench  ssements qui génèrent l'émergence de l'ensemble du récit. Ensuite nous dégagerons, tant au niveau de la diégèse que des métadiégèses, les types et les temps de narration. Cette traversée des *Contes* nous permettra d'en donner un premier portrait et de soulever certaines questions sur lesquelles nous reviendrons subséquemment.

★

Le texte s'ouvre sur une périglose:   l  ment étrange sur lequel nous ne nous attarderons pas pour l'instant, qui est

suivi de trois chapitres: 1- *Il y eut départ*; 2- *Où il est dit ce qui fut*; 3- *Ensuite*. Les chapitres UN et TROIS se lisent comme une suite chronologique «d'événements¹». Ils ont une structure similaire. Ils se présentent sous la forme d'un texte primordial dans lequel sont enchâssés les contes que narre Philippon, ceux-ci constituant, tant par l'espace-texte qu'ils occupent que par leur importance événementielle (nous y reviendrons), le moteur du texte.

Le chapitre DEUX constitue une analepse qui vient expliciter l'état de vide dans lequel le lecteur découvre, d'entrée de jeu, Aurace, le personnage central de la narration primordiale¹. Ce chapitre se présente comme la narration itérative d'une relation amoureuse. Il culmine en un segment singulatif: la rupture. Il s'achève sur un nouveau, quoique très bref, segment itératif. Ce chapitre ne représente qu'une très faible proportion de l'ensemble du texte des *Contes*. Nous voudrions néanmoins faire remarquer que la minceur de ce chapitre - il ne fait que quatre pages - n'affecte en rien son importance «stratégique», puisqu'il relate les événements qui créent le vide, donc la réceptivité - c'est-à-dire

-
1. Dans la mesure cependant où nous acceptons de considérer comme des événements les contes que narre Philippon. Ce que nous faisons d'emblée, puisque les narrations qui les produisent sont des événements racontés dans le récit primordial. Voir à ce sujet, Gérard Genette, *Figures III*, p. 238.
 2. Nous entendons ce mot dans son sens étymologique: «Qui est le plus ancien et sert d'origine» (*Le Petit Robert*, p. 1529).

«l'ouverture aux potentialités» (CT³, p. 25) - chez Aurace. Ce vide, nous le verrons, est essentiel à l'émergence des *Contes* comme événement narratif et comme expérience littéraire.

Mais présentons tout d'abord l'architecture du récit et ses enchâssement narratifs⁴. Comme l'illustre notre Tableau I (voir p. 129), *Les Contes du Toasteur* ont une macrostructure assez particulière, qui appelle quelques commentaires et explications d'ordre topographique:

1. Le trait noir et large délimite l'ensemble de l'oeuvre intitulé *Les Contes du Toasteur*;
2. Chaque partie de cette oeuvre, *Périglose 0*, *Chapitres 1, 2 et 3*, est délimitée par un double trait;
3. A l'intérieur de ces parties, chacun des contes que narre Philippon est inscrit dans un encadré à trait fin et simple;
4. Le statut particulier du deuxième chapitre, soit sa valeur d'analepse, est souligné par le grisé;
5. Au troisième chapitre, deux textes se voient conférer une valeur particulière, *Khi Nerpah* et *Gnâpa*, valeur à la fois différente de celle des autres textes intercalés (a, b, c, d, e, f, g, h, i, j) et de l'autre texte spécifié. Ces deux textes ont ceci de particulier, et de commun, qu'il sont représentés, non pas comme inclus dans le champ narratif plus vaste que représente le chapitre, mais comme occupant tout l'espace narratif, et ceci tant qu'ils durent à l'intérieur du chapitre. De plus, *Gnâpa* est grisé pour signaler tant sa valeur

3. CT: abréviation pour *Les Contes du toasteur*.

4. La représentation ne tient pas compte des proportions relatives des textes. Elle n'illustre que leur position respective dans l'architecture des *Contes*.

TABLEAU I

LES CONTES DU TOASTEUR

PÉRIGLOSE 0

1-IL Y EUT DÉPART

a:Drosera rotundifolia

b:Miserere en bleu pour une âme seule

c:Délire perfide d'un ennemi du peuple

2-OD IL EST DIT CE QUI FUT

3-ENSUITE

d:La résurrection des moulins à vent

e:La dynamique de l'ébahissement

f:Calligramme

g:Comme une comète vagabonde...

h:Sérénades schizoïdes

i:Concomitance fortuite

j:Les aventures de Beaupré Laroche

k:Khi Nerpah

l:Gnâpa

d'analepse que l'effet de réinscription des contes narrés par Philippon que l'on peut lui attribuer. Nous reviendrons, d'une façon plus spécifique, sur ces particularités.

2. La typologie narrative des contes

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des jeux narratifs mis en oeuvre dans *Les Contes du Toasteur*. Notre intention est plutôt de tracer un portrait d'ensemble des diverses narrations qui émaillent le texte. Rappelons d'abord que la diégèse y est très largement fondée sur des métadiégèses. Ce seul fait nous met déjà en présence de deux niveaux de narration: 1) celui, primordial, de la diégèse où la narration est assumée par ce qu'il est convenu d'appeler un narrateur hétérodiégétique omniscient; 2) celui des métadiégèses, les contes narrés par Philippon. A ce deuxième niveau, les narrations subissent un certain nombre de variations. C'est ainsi que la majorité des contes sont narrés par une voix hétérodiégétique et omnisciente, tandis que quelques-uns ont une narration homodiégétique, voire même autodiégétique. Nous tenterons de découvrir, dans le second chapitre de cet essai, s'il existe une relation entre le statut du narrateur et le rôle «événementiel» des récits. Nous pouvons déjà constater que tous les contes à narration homodiégétique sont groupés dans le

troisième chapitre des *Contes du Toasteur* et que tous ont une ampleur qui dépasse nettement la moyenne.

La typologie narrative des *Contes du Toasteur* peut être rendue lisible si certains autres paramètres d'organisation narratifs et textuels sont retenus comme critères d'appréciation. C'est ce que nous tentons de démontrer à l'aide du Tableau II (voir p. 132), dont le contenu appelle lui aussi quelques commentaires. Le symbole «>» signifie que la narration est hétérodiégétique, tandis que «==» y désigne une narration autodiégétique. Il s'agit, rappelons-le, des macrostructures narratives. Ceci pour bien signifier que, dans les faits, la narration est plus complexe que peut le laisser croire la schématisation que nous en proposons. Ainsi ne sont pas prises en compte par celle-ci les interventions de narrateur, tant au niveau diégétique qu'à celui des métadiégèses; pas plus que n'est éclaircie la relation entre Philippon et les narrateurs de ses contes; de même que la narratologie nous a appris à ne pas identifier auteur et narrateur, il faut se garder d'établir une relation d'identité entre Philippon et les différents narrateurs qu'il met en scène. D'ailleurs, il n'est pas clairement établi, du moins pour l'instant, que Philippon soit l'auteur des contes qu'il narre; plus encore, rien n'interdit de penser qu'il puisse être un simple «récitant» qui effectue, parmi des contes connus, une sélection qui

TABLEAU II

Chapitres et contes		Narrateur	Temps
1-	IL Y EUT DÉPART	Il, >	présent
a:	Drosera rotundifolia	Il, >	passé
b:	Miserere en bleu pour une âme seule	Il, >	passé
c:	Délire perfide d'un ennemi du peuple	Il, >	présent
2-	OÙ IL EST DIT CE QUI FUT	Il, >	passé
3-	ENSUITE	Il, >	présent
d:	La Résurrection des moulins à vent	Il, >	présent
e:	La Dynamique de l'ébahissement	Ils, >	passé/ présent
f:	Calligramme	----	----
g:	Comme une comète vagabonde souvent attardée en chemin	Je, ==	présent
h:	Sérénades schizoïdes	Il, >	présent
i:	Concomitance fortuite?		
	1- Souvenances futures	Je, ==	prés./fut .
	2- Fléau	Sans pro-nom, >	infinitif
	3- Déglingance	Je, ==	présent
j:	Les Aventures de Beaupré Laroche	Il, >	passé
k:	Khi Nerpah	Il, >	présent
l:	Gnâpa	Il, >	présent

lui paraît pertinente. Nous tenterons plus loin d'apporter une réponse à cette question de l'origine des contes de Philippon. Quelle qu'elle soit, cette réponse ne modifiera pas cette donnée de base que l'on ne peut établir de relation d'identité entre le toasteur des *Contes* et les différents narrateurs des contes. Cela nous conduit, si l'on fait un rapide décompte, à identifier, aux deux niveaux, quatorze narrateurs différents⁵.

Quant aux temps, indiqués dans la dernière colonne du tableau, ils doivent être considérés comme des temps grammaticaux⁶ qui dominent telle ou telle partie de la narration. Rappelons, encore, qu'il s'agit de macrostructures, et que par conséquent notre tableau ne tient pas compte des variations microstructurelles qui sont induites soit par les interventions des narrateurs, soit par d'autres phénomènes reliés à la structure narrative ou à la logique grammaticale. Notre première observation, évidente, est que le présent domine

-
5. Ce chiffre reste sujet à changement, puisque le statut du narrateur de Gnâpa demeure, pour le moment, mal déterminé. Est-ce un avatar de Philippon qui agit comme narrateur ou, au contraire, est-ce le narrateur de la diégèse qui prend en charge ce récit? Des pistes nous mènent sur les deux voies. Nous maintiendrons l'ambiguïté pour l'instant. Nous verrons si elle se résout plus loin dans cette analyse.
 6. Notre propos n'est pas, ici, de faire une étude approfondie des temps, telle que la pratique Genette, qui tient compte de concepts tel ceux de «vitesse» et de «fréquence»; nous voulons tout simplement indiquer et schématiser les diverses temporalités à travers lesquelles s'actualisent la diégèse et les métadiégèses.

nettement les narrations. C'est le cas de la diégèse, sauf au chapitre DEUX, qui est analeptique et fortement itératif, comme nous l'avons précédemment écrit. Au chapitre UN, deux contes sur trois sont narrés au passé, le troisième au présent; cela nous amènera à nous demander, plus avant dans cette étude, s'il s'agit là d'une évolution pertinente qui correspondrait à une modification - mais de quel ordre? - de la diégèse, et ce d'autant plus que les contes narrés au chapitre TROIS se présentent presque tous au présent, sauf une partie de La Dynamique de l'ébahissement, la deuxième partie de Concomitance fortuite?, et le dernier conte⁷ intitulé Les Aventures de Beaupré Laroche. Il semble s'établir, à première vue, une structure circulaire à l'intérieur de la métadiégèse passé-présent-passé-présent-passé. Cette structure est-elle vraiment circulaire? Est-elle pertinente? Voilà d'autres questions auxquelles le prochain chapitre tentera d'apporter réponse.

7. Le dernier que nous considérons sans réserve comme métadiégétique; voir *supra*, p. 128.

CHAPITRE II

QUAND L'ÉVÈNEMENT SE FAIT PAROLE

1. Lecture et typologie des métadiégèses

La mise au jour des macrostructures narratives des *Contes du Toasteur*, au chapitre précédent, nous a permis de soulever quelques questions sur la pertinence de certaines récurrences¹ et de certaines distributions². Nous allons maintenant tenter d'apporter réponse à une partie des interrogations soulevées. Nous le ferons par le biais d'une lecture du rôle événementiel des contes narrés par Philippon. Notre propos sera donc ici de donner à lire les métadiégèses comme génératrices d'une transformation du héros de la diégèse, Aurace.

★

-
1. Celles des temps de narration qui dessinent, de prime abord, une circularité.
 2. Celles des niveaux de narration.

D'entrée de jeu nous découvrons Aurace alors qu'«il rumine l'absence» (CT, p. 7), et au moment qui semble celui de l'apparition du grille-pain conteur dans sa vie. Leurs premiers rapports sont ceux de l'offrande et de l'acceptation de cette offrande. Une offrande toute matérielle, des toasts, et une acceptation très partielle puisqu'Aurace ne consomme pas ce qu'il accepte, mais plutôt le distribue. Par ailleurs, nous apprenons, avant la première intervention narrative de Philippon, qu'Aurace est dans un état «d'esseulé détérioré» (CT, p. 8) et que le sujet (des *Contes*) est l'amour. Nous apprenons aussi, et cela a son importance, qu'Aurace peut narrer de «fausse[s] histoire[s] vraie[s]» (CT, p. 8).

Nous considérerons *Drosera rotundifolia* comme la seconde offrande que Philippon fait à Aurace. Une offrande dont l'acceptation, cette fois, ne peut être mitigée puisque les mots sont «irréfragables» (CT, p. 9). Ce conte, avec une ironie certaine, relate un amour déçu qui mène à la mort. Une mort toute particulière puisqu'elle se fait par digestion, ce qui ne va pas sans rappeler la première activité d'Aurace, la rumination. Ce conte, pourtant bref, prend une ampleur particulière pour Aurace. Il «occup[e] tout l'espace temporel depuis son entrée dans la pluie jusqu'à son réveil» (CT, p. 11). Son effet, moins évident, peut sans doute se lire dans la «conscience floue» (CT, p. 11) et la «douloureuse réintégration des sens» (CT, p. 11) qui sont le lot d'Aurace; et

aussi dans la transmutation de l'absence en vide. Un vide qu'il cherche d'ailleurs à «verser» (CT, p.12) pour «s'emplir» (CT, p. 12) d'étoiles.

Le deuxième conte, *Miserere en bleu pour une âme seule*, vient précisément combler ce besoin. Il s'agit encore une fois d'un amour déçu. Cette fois cependant, le héros du conte disparaît dans son monde imaginaire. Nous y pourrions voir encore un rappel de la rumination de l'absence, du déversement du vide. Notons surtout qu'Aurace perçoit cette fois Philippon comme narrateur du conte. Et que «ce divertissement, comme une brèche de plein fracturant le vide, n'a qu'un effet limité» (CT, p. 17). Mais, au moins, l'effet de ressusciter l'appétit d'Aurace, ce qui lui permet d'accepter pleinement l'offrande de pain que lui fait Philippon: c'est-à-dire qu'il l'absorbe, bien qu'il en limite l'ampleur; une limitation qui se fait au profit des «plaisirs variés d'un bon repas» (CT, p. 17), ce que l'on peut lire comme une première résurgence de vitalité qui traverse le vide, l'absence, et déjà les effrite.

Le troisième conte, *Délire perfide d'un ennemi du peuple*, qui vient presque clore ce premier chapitre, est nettement différent des deux précédents. Il affirme la nécessité *vitale*

de l'amour malgré tous les dangers, toutes les souffrances. Et laisse Aurace souriant dans son sommeil³.

Ainsi au terme du parcours de ce chapitre, il semble que nous puissions déjà établir une typologie, au risque de devoir la révoquer si les contes du troisième chapitre ne la confirment pas. Nous aurions deux types de contes. Les uns, tels *Drosera* et *Miserere*, dont la narration s'effectue au passé, mimeraient l'état d'échec amoureux d'Aurace, mais en poussant l'attitude *défaitiste* à sa limite extrême: le suicide. Étrangement, il semble que ces suicides⁴ par procuration induisent, chez Aurace, un regain de vitalité; que l'on se souvienne de sa «douloureuse réintégration des sens» (CT, p. 11) et du retour de son appétit. Nous dirons donc qu'ils ont un effet *distanciateur*. Les contes de l'autre type, actualisé ici par Délire perfide d'un ennemi du peuple, verraient leur narration s'effectuer au présent. Ces contes seraient *motivateurs* en ce sens qu'ils valoriseraient la vie, et les risques qu'elle implique. De plus, leur fin serait ouverte⁵.

-
3. Comme le souligne justement Jacques Dubé: «La poésie est un rêve, mais un rêve qui sans cesse s'aperçoit qu'il est rêve et qui, pour cette raison peut devenir sourire du rêveur devant son propre rêve» (Herman Broch, cité dans Jacques Dubé, *...D'oeil de terre langue d'oïl*, p. 142).
 4. Celui, clair, du héros de *Drosera*; celui, évoqué de façon plus ambiguë, du héros de *Miserere*.
 5. Si l'on accepte de dire des contes qui s'achèvent par la mort (réelle ou symbolique) du héros qu'ils ont une *fin fermée*; de ceux où la vie se poursuit qu'ils ont une *fin ouverte*.

*

Nous ne pouvons, faute d'espace, faire une lecture aussi détaillée du troisième chapitre. Aussi l'aborderons-nous, pour ainsi dire, transversalement en questionnant la typologie que nous venons d'établir. Les contes de ce chapitre la confirment-elle? Si non, peut-on établir une nouvelle typologie qui couvrirait les variantes?

Voyons d'abord ce qu'il en est pour les contes d, g, h, i⁶, dont la narration est au présent et où nous devrions reconnaître des *motivateurs*.

Le texte d (La Résurrection des moulins à vent), pourrait se lire comme le parcours d'un solitaire, d'un exilé volontaire, qui après avoir fui la folie humaine, la destruction, réintègre la société. Il est prêt à accepter tout ce qu'il y trouvera. Il assume finalement que la vie humaine est fondamentalement vie sociale. Il retourne ensuite sur sa planète d'exil pour y mourir (CT, p. 30) mais plus seul. Maintenant d'autres l'accompagnent. La mort de l'isolé, porteur de certain sens (de la vie), s'accompagne de la

6. Voir *supra*, Tableau II, p. 132. Nous incluons le conte i (Concomitance fortuite) dans notre liste même si sa seconde partie, Fléau, présente une narration à l'infinitif, parce que la narration y est très largement effectuée au présent et qu'aucune de ses parties n'est narrée au passé.

naissance d'une communauté de sens. C'est donc bien là un texte *ouvert* et *motivateur*, selon les critères établis ci-dessus.

Quant à *Comme une comète vagabonde* souvent attardée en chemin (g), l'un des plus longs contes du recueil, nous y lirons l'apprentissage qu'un personnage y fait de sa différence à lui-même⁷. En effet, se croyant d'abord purement humain, il découvre qu'il est métissé; se croyant descendant de l'un des seuls peuples à avoir détruit sa planète d'origine, il prend conscience qu'il n'en est rien. Au contraire, les habitants et la planète ont vécu ce que nous pourrions décrire comme une mutation: ils sont donc devenus aussi différents d'eux-mêmes, tout en le demeurant. Il ne faut pas oublier que cette narration intervient après celle de *La Dynamique de l'ébahissement*, texte sur lequel nous reviendrons, qui pose l'*altération*⁸ et l'ouverture comme principes

-
7. En effet, «La névrose collective est ce qui nous retranche automatiquement de l'accès à la non-contradiction, c'est-à-dire qu'est retirée d'emblée à l'individu la possibilité de vivre son propre langage, de se vivre lui-même non pas comme un signe d'autre chose (trouvant son identité dans ce rapport) mais comme signe de lui-même (donc non identique à lui-même): il n'a plus qu'à choisir entre la névrose commune et la perversion, entre la névrose et ce qu'on appellera la folie» (Philippe Sollers, *Logiques*, p. 81-82).
 8. Nous entendons par «*Altération*»: rendre autre, mais pas n'importe comment, par une traversée des connaissances, des mythes fondateurs, des aliénations issues des discours d'autorités pour devenir sa propre autorité. Nous avons choisi ce concept d'*altération* plutôt que celui, connu, d'*altérité* pour bien marquer le dynamisme que nous voulons y attacher. Alors que l'*altérité* est un état,

vitaux. Comme une comète vagabonde souvent attardée en chemin s'inscrit donc parfaitement dans notre typologie sous la catégorie des contes *motivateurs*.

Il en est de même du conte suivant (h), qui reprend la même thématique. Il s'agit alors de vaincre des peurs et des préjugés pour accéder à ce dont ils empêchaient l'accès: c'est-à-dire à soi et à l'autre. Une différence cependant, alors qu'en g la mutation passe principalement par la connaissance, ici, elle s'opère de façon privilégiée par l'émotivité. L'amitié et l'amour y sont les déclencheurs qui permettent de surmonter les craintes et d'accepter les différences: les autres comme différents de soi, soi comme autre de soi.

Le dernier texte de cette série, Concomitance fortuite? (i), vient encore confirmer notre typologie. Dans la première partie, Houn relate les circonstances qui font de sa vie l'attente d'un amour. Amour impossible qui transformera son attente en vie, un «cycle» (CT, p.89) qui le fera naître, entier, à son monde. La seconde partie est un infinitif génésique où l'être s'explore: déconstruction et reconstruction du soi, du monde. La troisième partie nous montre des

donc plutôt statique, nous concevons l'*altération* comme un procès. Nous avons choisi d'élaborer ce concept comme positif malgré la connotation généralement négative de ce mot. L'*altération* est donc un *dynamisme positif* qui peut aussi bien emprunter les chemins de la destruction (des préjugés par exemple) que ceux de la construction.

gens qui vivent dans et en marge d'un certain ordre du monde. Leurs attitudes et leur langage sont une remise en question de cet ordre. Mais aussi et surtout l'affirmation qu'ils n'acceptent d'ordre que d'eux-mêmes, qu'eux-mêmes. Transplanté partiellement dans ce monde, Houn devient pour Gretel une sorte de double d'outre temps, et vice versa. Ce qu'ils vivent est hors du physique; leurs paroles se rejoignent quand leur corps se confondent, dans le subespace. Chacun, au terme de cette expérience, poursuit sa route.

Il apparaît, après ce premier parcours à l'intérieur du troisième chapitre des *Contes du Toasteur*, que les textes dont la narration s'effectue au présent confirment notre typologie. Nous aborderons maintenant les autres contes de ce chapitre.

2. Les cas spéciaux

La Dynamique de l'ébahissement présente un cas singulier en ce que la narration s'y amorce au passé, subit une période de flottement, pour finalement s'achever au présent. Une lecture attentive confirme l'évidence de l'évolution des temps grammaticaux. La narration au passé couvre une période antérieure. Pendant cette période «les sujets» (CT, p. 32) du récit ne sont pas entrés dans la *dynamique de l'ébahissement*.

Lorsqu'ils y entrent, la narration se fait au présent. Nous nous autorisons de ces correspondances pour affirmer que le temps réel de la narration est le présent, que les passages au passé constituent des analepses qui viennent expliquer le cheminement qui a mené à *la dynamique de l'ébahissement*, alors que le cheminement dans cette *dynamique* est actualisé au présent. Dans ces conditions il devient évident qu'il s'agit d'un texte *motivateur*. Le plus important, sans doute, en ce qui a trait à l'explicitation⁹ de «l'ouverture aux potentialités» (CT, p. 25) à laquelle Philippon faisait allusion au début du chapitre TROIS.

Les Aventures de Beaupré Laroche est un petit conte étrange qui se présente comme un épisode de feuilleton. Sa narration au passé devrait nous amener à le classer dans la catégorie des textes *distanciateurs*. Voyons ce qu'il en est. Le premier élément caractéristique, l'échec amoureux, apparaît dans le texte sous la forme de l'impossibilité de consommer l'acte. S'il n'y a pas suicide à proprement parler, il y a tout de même usure du héros, volonté de mourir exprimée par sa partenaire. Il y a aussi une forte dose d'ironie. Il s'agirait donc bien d'un texte *distanciateur*, mais qui tient compte de l'état d'Aurace. Celui-ci, en effet, n'est plus le ruminant d'absence sur lequel s'ouvre le récit. Au contraire,

9. Nous tenons à remercier M. Edgar Morin pour son immense contribution à cette explicitation.

la vie l'a regagné et ses interventions langagières, de plus en plus *impliquantes*¹⁰ à mesure que progresse le troisième chapitre, s'appêtent à se concrétiser dans un dire *poétique*. Notre texte *distançiateur*, *Les Aventures de Beaupré Laroche*, ne viendrait donc pas refermer une boucle mais plutôt ouvrir une spire, un pas de vis.

Qu'en est-il des textes dont nous avons affirmé précédemment qu'il nous fallait leur donner un statut particulier? Voyons quels éléments viennent étayer notre affirmation?

L'une des particularités de *Khi Nerpah* est bien sûr qu'il n'est pas narré par Philippon. Aurace, nous l'avons fait remarquer au début de ce chapitre, a déjà narré des histoires. Voilà qu'il reprend parole, que faut-il y entendre? D'abord qu'il dit à Philippon que son intervention a porté fruit. En effet, ne désigne-t-il pas celui-ci par le syntagme */qui n'erre pas/*. Et, par-dessus tout, ne reprend-il pas la parole? Pour cette raison aussi, le «baladin symétrique» (CT, p. 114), qui «trompe l'impensable» (CT, p. 114), pourra, à son tour, se dire. Mais que dira-t-il? Comment Philippon définira-t-il son être? Voilà qui est intéressant. En effet, Philippon affirme à Aurace «[qu'il sait] très bien que telle

10. Nous entendons *impliquantes* en ce sens que, pour employer la terminologie jakobsonienne, les premières interventions langagières d'Aurace sont surtout d'ordre *phatiques* et/ou *référentielles*, alors qu'elles passent, avec *Khi Nerpah* en particulier, au niveau *poétique*.

chose qu'un toasteur sans fil, autopropulsé, toujours approvisionné et, de surcroît, conteur patenté ça ne peut exister que dans [s]es neurones bicornues» (CT, p. 115), et du même souffle se dit Gnâpa. Nous nous autorisons à entendre, dans ce Gnâpa, le sens de *il n'y a pas*, puisqu'il s'affirme né «d'un déjaut[sic] d'articulation» (CT, p. 116).

Mais s'*il n'y a pas* de Philippon, pas de toasteur, qu'y a-t-il? Le «déjaut d'articulation» (CT, p. 116), d'où est né Gnâpa, peut-il nous mettre sur la piste? Au-delà du défaut de prononciation que nous avons invoqué plus haut, ne pouvons-nous pas y lire l'aphasie dans laquelle Aurace se trouvait plongé? Autrement dit, la reprise de parole d'Aurace rendrait caduque la présence de Philippon, qui ne serait que pure concrétion d'imaginaire, construction verbale: «les signes de [son] origine» (CT, p. 119) ne sont-ils pas un alphabet complet où le nom d'Aurace apparaît en majuscules? Ne pouvons-nous pas lire une confirmation de cette identité Aurace=Philippon/Gnâpa dans l'allusion à une «diaspora moniste» (CT, p. 116)? Ainsi ce qui peut sembler être une contradiction dans les termes prend une cohérence inattendue si l'on accepte de considérer cette identité. Philippon/Gnâpa serait le double imaginaire d'Aurace; mais un imaginaire réalisé ou concrétisé¹¹ qui permettrait à ce dernier de

11. Pour Philippe Sollers, «[...] le contresens que l'on peut faire sur la littérature serait de croire qu'elle se ramène à un exercice exclusivement technique ou formel,

traverser la crise, de dire ce qu'il n'avait pu dire à son amoureuse et de se frayer un nouvel accès à l'amour, un accès à un nouvel amour.

Cette lecture de Gnâpa nous amène à répondre à une autre des questions que nous avons soulevées au premier chapitre de ce retour critique sur les *Contes du Toasteur*: Philippon est-il l'auteur des contes qu'il narre? Notre réponse pourrait être oui, en ce sens qu'un Imaginaire est tout désigné pour être AUTEUR ou AUTO-AUTEUR de contes. Notre réponse pourrait aussi être qu'Aurace est l'auteur des contes qu'il se narre par le biais de Philippon. Ce qu'il est important de retenir, c'est que si Philippon puise dans une réserve de contes pré-existants, ces contes sont de toute façon le fruit de l'imaginaire d'Aurace; un imaginaire nourri à de nombreuses sources, il va sans dire, dont une lecture attentive peut repérer des traces¹².

*

alors qu'elle est fondamentalement la proposition faite à un sujet d'être toutes les formes» (*Logiques*, p. 243).

12. La création est un creuset où fusionnent mille et une substances. Et, comme le dit si bien Alfred Jarry: «Malheureusement ou heureusement, il naît de temps en temps trois ou quatre auteurs qui prennent leur filiation comme un marchepied - il est nécessaire pour cet usage qu'elle soit solide - pour jeter d'en haut autre chose et à chaque fois, encore qu'on les y reconnaisse, une chose différente» («La Tiare écrite», *La Chandelle verte*, p. 293).

Autre question soulevée au premier chapitre: celle de la pertinence de la distribution des métadiégèses, des hétéro-diégétiques et des autodiégétiques. Dans la perspective qui a été la nôtre ici, cette distribution ne semble avoir aucune pertinence. Ceci n'exclut aucunement qu'un autre angle de lecture puisse générer une pertinence à cette distribution. Mais nous laisserons à d'autres le soin de construire cette lecture.

Au terme de ce parcours des métadiégèses comme événements de la diégèse, il apparaît clairement que les temps de narration des contes (exception faite de Khi Nerpah et Gnâpa) ont une pertinence. Cependant, là où nous avons soupçonné une circularité, nous avons découvert un mouvement spiraloïde. Plutôt qu'un mouvement passé-présent-passé-présent-passé, une lecture attentive¹³ nous permet de réduire le nombre des alternances et d'obtenir le cycle passé-présent-passé, où les deux termes passés ne se recouvrent pas pour former une boucle, mais se posent l'un au-dessus de l'autre pour amorcer une spirale. Ce même mouvement nous pouvons aussi le lire (à peine ébauché, il est vrai) dans la diégèse entre l'amour rompu du deuxième chapitre et la rencontre qui clôt le récit. Cette répétition du motif aux deux niveaux, de la diégèse et

13. Changement du statut narratif accordé à La Dynamique de l'ébahissement; voir *supra*, p. 143.

des métadiégèses, nous semble confirmer la pertinence et la cohérence de ce parcours des *Contes du toasteur*.

CHAPITRE III

LE DÉSENVOÛTEMENT

1. Imprinting et pensée

Après avoir dégagé les macrostructures des *Contes du toasteur*, après avoir mis en lumière l'articulation des métadiégèses à la diégèse, nous en venons maintenant à tenter de construire un sens à ces *Contes*. Notre hypothèse sera qu'Aurace y vit un désenvoûtement par le biais d'un envoûtement d'un ordre supérieur. Ou, pour utiliser un autre langage, qu'il y neutralise (contourne) un «imprinting¹» social et culturel par la construction de son propre langage (sa construction comme langage) en s'appuyant sur le désir.

*

1. L'«imprinting» est l'incorporation, en chacun, des *Interdits, Tabous, Normes et Prescriptions* de la culture, de la société dont il est issu. A ce sujet, voir Edgar Morin, *La Méthode*, tome 4. *Les Idées...*, p. 21 et 25 à 28 (entre autres).

C'est à travers le conte e, *La Dynamique de l'ébahissement*, que nous aborderons cette construction d'un sens. Si nous avons retenu ce texte comme porte d'entrée, c'est qu'il illustre et explique, de manière explicite, ce que nous entendons par désenvoûtement, par la neutralisation de l'«imprinting». Au chapitre précédent, nous avons, par le biais d'une note, remercié M. Edgar Morin pour son concours à l'explicitation de l'«ouverture aux potentialités» (CT, p. 25) que nous avons voulu voir en ce conte. Les lecteurs de *La Méthode*, tomes 1 et 2, auront peut-être reconnu dans *La Dynamique de l'ébahissement* de larges extraits de cet ouvrage². Nous y avons eu recours, en tant qu'auteur, parce que cette étude est, à notre avis, l'une des expositions les plus claires des problèmes complexes qui se posent à la connaissance, à la science; mais aussi parce qu'elle ne tente pas d'évacuer cette complexité: au contraire, elle pose les interrelations et les interdépendances au coeur de cette réponse. *La Méthode* est donc quelque chose de dynamique, en continuelle mouvance, qui s'interroge, se déconstruit et se construit de façon continue.

Nous découvrons, au début du conte, une société isolée ayant des connaissances et des croyances qui déterminent les

2. A ceux que cet emprunt pourrait offenser, nous rappellerons les mots d'Isidore Ducasse: «Le plagiat est nécessaire. Le progrès l'implique» (*Rimbaud. Lautréamont. Corbière. Cros. Oeuvres poétiques complètes*, p. 784).

agissements et les pensées de ses membres. Cet «imprinting», cependant, malgré qu'une certaine coercition y soit associé, n'est pas d'une puissance telle qu'il ne puisse être modifié. Il faudra une nécessité vitale, la quête de nourriture pour qu'un des tabous sociaux, la soumission au vent, puisse être, nous ne dirons pas enfreint, mais levé ou tourné.

Le «déplacement exploratoire» (CT, p. 32), qui devient possible à la suite de cette levée de l'interdit, débouchera sur une découverte inattendue, imprévisible, et dont les conséquences seront fondamentales quant à l'évolution de la société en question: l'Autre. Cette confrontation de diverses *vérités* force à la réévaluation, à la mise en question des dogmes. La fiction ici, bien sûr, joue son jeu. En effet les exemples ne manquent pas dans l'histoire humaine où une telle confrontation, plutôt que de se résoudre dans le dialogue et les dialogiques, s'enlise dans l'affrontement doctrinaire. La fiction spécifie d'ailleurs que le «repliement sur soi [...] n'a pas sa place ici» (CT, p. 36), que le «[...] texte se veut ouvert et lucide [...]» (CT, p. 36). Dans ce contexte, un certain nombre de concepts et d'attitudes, succinctement présentés, sont associés à cette démarche dite de *la dynamique de l'ébahissement*. Une démarche fondée sur le mouvement, la dynamique, l'étonnement (l'ébahissement), mais aussi sur l'ouverture si nous considérons la racine «bayer» du mot ébahissement. Un mouvement ouvert qui s'articule autour du

double pôle de la lucidité et de la ludicité. Nous pourrions dire, avec Sollers, que «Ce qui est en jeu appartient à l'épreuve qu'un sujet fait du *sens* comme sujet de son existence, de l'expérience corporelle - et de l'espace inconnu où sa place de sujet est entièrement remise en question³». Une recherche qui se fait dans la perspective de l'intégration de la complexité, qui, donc, «[...] n'accédera jamais à l'univers des idées claires et distinctes, puisque au contraire elle a quitté cet univers pour celui du multiplement relationné, du non totalement séparable et isolable, du toujours ouvert...» (CT, p. 37).

Cette dynamique de l'ébahissement qui valorise le mobile au dépend du fixe, le complexe au dépend de l'amputation simplificatrice, l'ouverture au dépend de la doctrine, nous y voyons l'exemple idéal (et extrême) de la neutralisation de l'«imprinting», du dépassement des tabous, normes, interdits, etc. qui à la fois assurent une forme de cohésion sociale et freinent les métamorphoses culturelles. Cette neutralisation, ce désenvoûtement permettent au sujet de faire le saut hors de ce que Sollers appelle «la ligne représentative⁴».

3. *Logiques*, p. 256.

4. *Ibid.*, p. 267.

2. L'antidote

Notre propos se portera maintenant sur l'ensemble des *Contes du toasteur*. Nous tenterons de démontrer que s'y met en jeu, quoique de façon plus diffuse, un processus semblable.

Nous savons que l'état de vide, qui est celui d'Aurace au début du texte, est le fruit de la rupture d'un charme amoureux (CT, p. 23). Suite à cette rupture Aurace manifeste la volonté de se réapproprier. C'est dire qu'il s'était, au moins à un certain point, désapproprier... Plus précisément, nous pourrions dire qu'en s'investissant dans la relation amoureuse Aurace acceptait, sans pourtant se renier, d'être partiellement défini par la parole de l'Amante. Lorsque cette relation prend fin, il se trouve dans une inadéquation discours-place. Le processus de réappropriation qui se mettra, dès lors, en branle, par l'intermédiaire de Philippon (l'Autre de soi), aura pour objectif de rétablir cette adéquation. Nous pourrions dire «[...] qu'un discours est de toute façon à sa place et qu'il faut que le sujet qui le tient se croie à cette place⁵», or la place d'Aurace ayant changé il lui faut retrouver l'adéquation place-discours, et à travers elle se recréer⁶.

5. Philippe Sollers, «Le G.S.I.», *Tel Quel*, n° 86, p. 12.

6. La solution «simple» aurait sans doute été de se replier sur ses positions (discours-place) antérieures. Ce n'est pas la solution retenue, pourquoi? Nous pourrions avancer l'hypothèse que l'échec est le fruit tant de la

C'est dans la Périglose 0 que nous puiserons quelques éclaircissements sur ce travail créateur mis en oeuvre par Aurace. Périglose que nous lirons maintenant comme un programme.

Ce mot, périglose, ouvre divers paradigmes de lecture. Le premier composant, *péri*, a trois sens:

1. c'est d'abord un génie ou une fée dans la mythologie persane;
2. en terme de blason, *péri* se dit d'un meuble très réduit placée au centre de l'écu;
3. en tant que racine grecque *péri*- signifie «autour».

L'autre composant, *glose*, nous vient aussi du grec (glôssa) où il signifie langue, en passant par le latin glosa «mot qui a besoin d'être expliqué». En français, la glose est une annotation explicative. Le triple sens de *péri* nous permet de lire dans la périglose tant la parole magique (du génie ou de la fée), ce qui trace la voie du désenvoûtement, que (blason) le concentré du texte ou une annotation «autour» du texte. Nous sommes donc suffisamment justifiés de la lire comme un programme.

position de départ que de l'impossibilité de faire «s'accorder» (comme doivent être accordés les instruments d'un orchestre) les positions des amants. Que de plus cette position de départ ayant servi de fondations aux structures qui s'écroulent, elle s'écroule aussi et devient impossible à regagner. Qu'il n'y a donc d'autre possibilité pour démolir même ces ruines «[...] que d'en équilibrer de beaux édifices bien ordonnés» (Alfred Jarry, «Ubu enchaîné», *Oeuvres complètes*, p.427).

Nous y voyons d'abord (esquissé, caricatural) un portrait de l'«imprinting» qui, effectivement, produit une forme d'«enlissement associatif» (CT, p. 6). Puis l'appel d'une «révision» (CT, p. 6), d'une vision différente où les «allusions et improvisations surg[ies] d'un encéphale» (CT, p. 6) mènent à l'«investissement intempestif d'une temporalité» (CT, p. 6). En résultent des «métamorphoses fulgurantes» (CT, p. 6) et des «naissances perpétuelles» (CT, p. 6). Donc, des naissances qui, à la fois, durent et se renouvellent, «définition intransitoire d'une fluidique image» (CT, p. 6). Intransitoire parce qu'elle se limite au sujet, est le travail du sujet sur lui-même, un travail de destruction⁷ et de

-
7. Nous voyons ce travail de destruction du sujet, d'auto-destruction du sujet, comme Derrida celui de la métaphore. Nous vous invitons à lire ce passage en remplaçant métaphore par sujet: «Cette auto-destruction aura toujours pu suivre deux trajets qui sont presque tangents et pourtant différents, se répètent, se miment et s'écartent selon certaines lois. L'un des trajets suit la ligne de résistance à la dissémination du métaphorique dans une syntactique comportant quelque part et d'abord une perte irréductible du sens: c'est la relève métaphysique de la métaphore dans le sens propre de l'être[...]. L'autre autodestruction de la métaphore *ressemblerait* à s'y méprendre à la philosophique. Elle passerait donc cette fois, traversant et doublant la première, par un supplément de résistance syntaxique, par tout ce qui (par exemple dans la linguistique moderne) déjoue l'opposition du sémantique et du syntaxique et surtout la hiérarchie philosophique qui soumet celui-ci à celui-là. Cette auto-destruction aurait encore la forme d'une généralisation mais cette fois il ne s'agirait plus d'étendre et de confirmer un philosophème mais plutôt, en le déployant sans limite, de lui arracher ses bordures de propriété. Et par conséquent de faire sauter l'opposition rassurante du métaphorique et du propre dans laquelle l'un et l'autre ne faisaient jamais que se réfléchir et se renvoyer leur rayonnement.» («La Mythologie blanche», *Poétique*, n° 5, p. 50 et 52).

construction de la pensée. Mais comme l'affirme Derrida,

Que cette pensée apparaisse toujours dans la différence, que le même (la pensée (et) (de) l'être) ne soit jamais l'identique, cela signifie d'abord que l'être est histoire, se dissimule lui-même dans sa production et se fait originairement violence dans la pensée pour se dire et s'apparaître⁸.

Cela explique très bien pourquoi l'«image» ne peut qu'être «fluidique»: la pensée (et) (de) l'être tendant vers l'identité s'entraînent en un mouvement continu. Cet entraînement se fait par, et à travers, l'inscription, «l'interminable flacotis de touches sur un papier, sur un rouleau[...]» (CT, p. 6). Cette inscription

[...] a seule puissance de poésie, c'est à dire d'évoquer la parole hors de son sommeil de signe. En consignait la parole, elle a pour intention essentielle et elle prend le risque mortel d'émanciper le sens à l'égard de tout champ de perception actuel, de cet engagement naturel dans lequel tout se réfère à l'affect d'une situation contingente⁹.

*

Le programme est clair. Il s'agit pour Aurace, pour le lecteur, de vivre l'expérience¹⁰ de la pensée qui se libère des

8. *L'Écriture et la différence*, p. 218.

9. *Ibid.*, p. 24.

10. Nous en référons ici à la position de Jean-Pierre Vidal sur l'expérience que doit faire vivre l'art: «[...] la condition même de l'art, écrit-il, n'est-elle pas que celui qui le reçoit doive, pour vivre l'expérience (et

contraintes de l'envoûtement social, de ce que communément l'on nomme le réel, pour se laisser porter par sa propre voix. Vous, lecteurs, êtes donc invités, avec Aurace, à «[...] [vous] vivre [vous]-mêmes comme *fiction* [...]»¹¹.

Ce programme se réalise, nous l'avons mentionné plus haut, de façon diffuse. Nous pouvons en lire le procès dans la succession des contes qui, comme nous l'avons démontré au chapitre précédent, s'inscrivent dans un mouvement spiraloïde. Ce même mouvement nous l'avons aussi décelé dans la trame de la diégèse qui mène Aurace d'une rupture à une rencontre. Nous pouvons aussi voir la trace de cette problématique à travers un réseau paradigmatique qui traverse l'ensemble du texte: celui des modifications amenées à l'état dit normal. Deux sous-réseaux sont perceptibles qui concrétisent ces modifications. Le premier les effectue par le biais de substances diverses, il se lit tant dans la diégèse que dans les métadiégèses. Nous pouvons y inclure: la bière, le vin et les divers alcools; les drogues d'autres espèces (fumée proscrite, lessd, cristallucinogènes, etc.). Ces substances

non, à proprement parler, recevoir le «message») que cela représente, s'oublier dans l'objet ou l'activité proposés au point de ne pas savoir qui il est, au point même d'oublier qu'il est homme? Ne doit-il pas pouvoir postuler, fantasmer si l'on veut, que sa conscience, sa vie présente ne sont que des émanations transitoires de l'objet qui ainsi le fait.» («Musique du récit, approches de la description chez Raymond Chandler (*The big sleep*)», *Protée*, Numéro spécial intitulé «*Narratologie: États des lieux*», vol. 19, n° 1, p. 72-73).

11. Philippe Sollers, *Logiques*, p. 234.

sont, au moins une fois, connotées clairement comme «altérateurs» (CT, p. 45) faisant partie d'une démarche d'ouverture, de La Dynamique de l'ébahissement. Le second sous-réseau laisse comme trace un vocabulaire lié au monde de la magie (péri, envoûtement, hallucinées, charme, vaticinant, chimère, phoenixiale, farfadets, etc.). Nous pouvons y relier toute une série de phénomènes, d'événements qui viennent remettre en question la conception, la représentation du monde de ceux qu'ils touchent. Cette magie, que Borduas définissait comme l'«imprévisible transformation apportée par le désir-passion¹²», n'est peut-être, en somme, que l'acceptation de la vie comme fiction. C'est pourquoi nous dirons «[...] le monde, mon esprit, moi, «tout cela», sont une fiction. La fiction est leur antidote. Doit s'en extraire la réalité¹³». Et nous croyons que c'est ce programme que réalise Aurace, lui qu'à sa première apparition nous voyons ruminer l'absence, que nous suivons pendant que lentement la parole, la pensée se refrayent un chemin en lui jusqu'à ce point où il affirme à Philippon (s'affirme à lui-même si Philippon est, comme nous croyons l'avoir démontré précédemment, une concrétion de son imaginaire) *qu'il n'erre pas*.

*

12. Paul-Émile Borduas, «Commentaires sur des mots courants», *Refus Global*, p. 34.

13. Philippe Sollers, *Logiques*, p. 19.

Dans cette troisième traversée des *Contes du toasteur* nous avons voulu faire voir l'aventure d'Aurace comme celle de quelqu'un qui se cherche «[...] au-delà de cette image qu'un pouvoir [...] di[t] être l'idéal» (CT, p. 22), quelqu'un qui quitte la sécurité des idées reçues et se lance dans l'espace fictif suscité par les mots.

Le récit veut parcourir cet espace [chant énigmatique, qui est toujours à distance et qui désigne cette distance comme un espace à parcourir et le lieu où il conduit comme le point où chanter cessera d'être un leurre, et ce qui le meut, c'est la transformation qu'exige la plénitude vide de cet espace, transformation qui, s'exerçant dans toutes les directions, transforme sans doute puissamment celui qui écrit, mais ne transforme pas moins le récit lui-même et tout ce qui est en jeu dans le récit où en un sens il ne se passe rien, sauf ce passage même¹⁴.

Aurace, donc, se récréant, se crée comme être métamorphique issu de la souplesse et de la multitude des potentialités.

14. Maurice Blanchot, *Le Livre à venir*, p. 17.

CONCLUSION

Au terme de notre lecture des *Contes du toasteur*, nous avons appris que les métadiégèses s'y intègrent à la diégèse selon deux modes: d'abord, et c'est le cas de la majorité des contes enchâssés, comme «événements» de la diégèse, sans en interrompre le cours; ensuite, en acquérant un double statut, à la fois métadiégétique et diégétique, c'est le cas de Khi Nerpah et Gnâpa.

Les temps de narration des métadiégèses, essentiellement le passé et le présent, nous ont permis d'établir l'existence d'un mouvement. Nous l'avons d'abord cru circulaire, puis l'analyse serrée des contes nous a mené à le concevoir comme spiraloïde. Les temps de narration et l'analyse sémantique des métadiégèses nous ont par ailleurs conduit à établir une typologie des métadiégèses. Nous avons nommé *distanciateurs* les textes (narrés au passé) qui, rappelant la détresse amoureuse d'Aurace, ont une fin fermée. Ceux qui ont une fin ouverte (narrés au présent) et qui valorisent la vie, l'exploration, etc., nous les avons dits *motivateurs*.

En tant qu'événements de la diégèse, les contes ont pour rôle essentiel de ramener Aurace à la parole, à la création. C'est à travers eux que s'établit l'identité Aurace = Philippon/Gnâpa, où Philippon serait la concrétisation de l'Imaginaire d'Aurace; un Imaginaire qui acquiert une relative autonomie et dont le rôle est de nourrir la conscience (et l'inconscient) d'Aurace; autrement dit, de le ré-animer.

Cependant, cet exercice pendant lequel Aurace se réapproprie nous est apparu comme plus qu'un retour à l'état d'avant la crise de rupture d'amour. Nous y avons lu un désenvoûtement, un désimprinting. En effet, Aurace, à travers l'expérience que lui fait vivre son Imaginaire (Philippon), s'apprend différent de lui-même, fait le saut «hors de la ligne représentative», selon l'expression de Philippe Sollers. Ce désenvoûtement se fait à travers l'accession d'Aurace à son propre langage, à son langage comme création du monde, comme modulation du réel par son Imaginaire plutôt que par un discours d'autorité véhiculé par l'institution, la société.

Voilà la lecture que nous proposons des *Contes du Toasteurs*. Nous la croyons, à la fois, cohérente et pertinente, sans, néanmoins lui attribuer un caractère d'exclusivité.

Fait avec sérieux et rigueur, ce retour critique demeure malgré tout, pour nous, un aspect secondaire de notre démarche. La création de la fiction *Les Contes du toasteur* a été, et demeure, il va sans dire, le coeur des métamorphoses qui animent tout créateur. Et si, pour user des mots de Cyrano, «[l']imagination [peut] produire sans miracle tous les miracles¹», elle ne le peut sans un effort. En effet, pour atteindre cette

Métamorphose qu'il [l'écrivain] ne peut hâter par la pression de sa volonté, car elle ne dépend pas de ce moi autoritaire qu'elle doit précisément alléger et évider pour que s'y rencontrent, en un contact unique, l'intimité du dehors et l'espace du dedans²,

l'écrivain doit s'astreindre - mais cela lui est une joie effervescente - à «[...] devenir à chaque instant sa propre écriture - c'est-à-dire briser la parole qui en lui est parlée par les préjugés afin de juger sur pièces, d'accéder à sa propre *génération*³».

Il en est ainsi de tout lecteur devant une oeuvre littéraire. Il doit, lui aussi, choisir les métamorphoses que lui offre le texte; il doit construire sa propre lecture, vivre l'expérience des *Contes du Toasteur* selon les voix qui,

-
1. Cyrano de Bergerac, *L'Autre monde*, p.174.
 2. Maurice Blanchot, *Le Livre à venir*, p.96.
 3. Philippe Sollers, *Logiques*, p. 243.

hors des préjugés, parlent en lui. Nous sommes convaincu que l'expérience lui sera agréable.

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES LITTÉRAIRES

BERGERAC, Cyrano de, *L'Autre monde, ou Les États et empire du Soleil et de la Lune* [1657-1662], Ottawa, Le Cercle du livre de France, 1960, 244 p.

BORDUAS, Paul-Emile, *Refus Global* [1948], Shawinigan, Anatole Brochu éditeur, 1973, 112 p.

DUBÉ, Jacques, *...D'oeil de terre langue d'oïl*, Rimouski, Université du Québec, M.A., 1989, 190 f.

DUCASSE, Isidore, *Oeuvres complètes* [1868-1870], dans *Rimbaud. Lautréamont. Corbière. Cros. Oeuvres poétiques complètes*, Paris, éditions Robert Laffont (Coll. «Bouquins»), 1980, p. 587-801.

JARRY, Alfred, «Ubu enchaîné» [1899], dans *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard (Coll. «La Pléiade»), tome 1, 1972, p. 425-462.

————— «La Tiare écrite» [1903], dans *La Chandelle verte*, Paris, Le livre de Poche, 1969, p. 291-293.

ÉTUDES CRITIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

BLANCHOT, Maurice, *Le Livre à venir* [1953-1959], Paris, Gallimard (Coll. «Idées NRF»), 1971, 374 p.

DERRIDA, Jacques, *L'Écriture et la différence*, Paris, éditions du Seuil (Coll. «Point»), 1979, 438 p.

————— «La Mythologie blanche», *Poétique*, n° 5, Paris, 1971, p. 1-52.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil («Coll. Poétique»), 1972, 286 p.

MORIN, Edgar, *La Méthode. Les idées, leur habitat, leur vie, leurs moeurs, leur organisation*, Paris, éditions du Seuil, tome 4, 1991, 264 p.

SOLLERS, Philippe, *Logiques*, Paris, éditions du Seuil (Coll. «Tel Quel»), 1968, 302 p.

————— «Le G.S.I.», *Tel Quel*, n° 86, hiver 1980, p. 10-17.

VIDAL, Jean-Pierre, «Musique du récit, approches de la description chez Raymond Chandler (*The big sleep*)», «Narratologie: États des lieux», n° spécial de la revue *Protée*, vol. 19, n° 1, hiver 1991, p. 71-78.

DICTIONNAIRES ET OUVRAGES GÉNÉRAUX

ANGENOT, Marc, *Glossaire pratique de la critique contemporaine*, Ville LaSalle, Hurtubise HMH, 1979, 223 p.

GREIMAS, A.J. et J. COURTÉS, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette Université, 1979, 424 p.

PICOCHÉ, Jacqueline, *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Le Robert, 1983, 827 p.

ROBERT, Paul, *Le Petit Robert 1, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1983, 2173 p.